

N°4  
Juin  
2003

bimestriel gratuit diffusé  
sur Internet  
[www.acer-mjo.org](http://www.acer-mjo.org)

# Le Chameau et le Chas

Journal de la Jeunesse Orthodoxe



ACER-MJO

## Edito

*Ne boudons pas notre plaisir.*

*Qui n'a pas entendu au moins une fois quelque chose du genre "Notre clergé, nos évêques, ne nous comprennent pas nous les jeunes, ne nous écoutent pas, et de toute façons, ne s'intéressent pas à nous!". Le festival de la jeunesse orthodoxe, le mois dernier fut l'occasion de démontrer le contraire. Cette*

*célébration très réussie de la jeunesse orthodoxe de toute tradition fut aussi l'occasion (de moins en moins rare) de voir nos évêques consacrer du temps aux "jeunes". Leur simple présence tout d'abord: Mgr Silouane (métropole roumaine), Mgr Gabriel (diocèse dit "de Daru"). Et il ne s'agissait pas de venir se montrer à un événement au succès assuré. A l'heure où le*

*projet n'était pas encore très connu, ils avaient déjà répondu présent et insistaient pour venir.*

*Leur soutien encore. L'AEOF (assemblée des évêques) n'a pas seulement donné sa bénédiction mais l'a soutenu financièrement, plus que symboliquement. Enfin la médaille d'or revient sans conteste à Mgr Gabriel. Tel un Lula qui aurait voyagé en sens inverse, il quitte*

*à peine élu l'assemblée diocésaine pour rejoindre les participants de ce festival et y célèbre sa toute première liturgie archiepiscopale. Axios! C'est un signal fort adressé aux jeunes rassemblés, ils ont appréciés. Merci!*

*On attend la suite avec impatience...*

*Basile Arkhipoff*

**“Parler ou agir sans  
humilité, c’est bâtir sans  
briques ni mortier”**

**(Saint Grégoire du Sinai)**

## Sommaire

|   |    |
|---|----|
| Edito, <i>Basile Arkhipoff</i> .....  | 1  |
| Le petit guide du CAP de théologie: Le Mystère pascal, <i>Daniel Lossky</i> ..... | 2  |
| Que faisons nous pour la vie du monde ? <i>Lydia Obolensky-D'Aloisio</i> .....    | 4  |
| Une vie nouvelle, <i>Clémentine Lacaille</i> .....                                | 7  |
| Matrix ou le chemin étroit?, <i>Basile Arkhipoff</i> .....                        | 8  |
| La hiérarchie de l'Eglise, suite, <i>Olga Lossky</i> .....                        | 9  |
| Le baptême, naître d'eau et d'Esprit, <i>Raphaël Rehbinder</i> .....              | 12 |
| 3 questions à... Père Zacharias .....   | 13 |
| St Cuthbert de Lindisfarne, <i>Basile Arkhipoff</i> .....                         | 14 |
| L'Eucharistie, <i>Daniel Lossky</i> .....   | 15 |
| Syndesmos, 1953-2003, <i>Cyrille Sollogoub</i> .....                              | 17 |
| Mosaïque de l'aigle au serpent, <i>Feuilleton, Olga Lossky</i> .....              | 20 |
| e-courrier des lecteurs .....   | 27 |

# Le petit guide du CAP de théologie: Petit aperçu du Mystère pascal

L'apprenti : Cette année pour Pâques, on a eu une très belle fête. On a commencé par aller à l'église et puis après on a fait la fête pendant une semaine avec les amis. C'est dommage que ce soit déjà fini !

Le Maître : Mais non, ce n'est pas fini, Pâques est une fête si importante qu'elle est le centre notre vie et elle là pour nous illuminer pendant toute l'année.

L'apprenti : Ça veut dire qu'il faut faire la fête toute l'année ! Chouette !... Mais on ne va jamais avoir le temps de faire autre chose alors.

Le Maître : Si, parce que la fête à Pâques nous communique une manière de vivre, elle nous donne une perspective de vie nouvelle mais ne change pas nécessairement notre vie de tous les jours !

L'apprenti : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?... Alors, c'est bien ce que je disais, une fois que le jour de Pâques est passé tout redevient comme d'habitude.

Le Maître : Non, car à chaque fois que l'on fête Pâques, nous comprenons un peu plus le Mystère de Pâques et nous avons la possibilité d'avoir une vie plus proche de Dieu.

L'apprenti : Ah parce que c'est un mystère, Pâques ? Moi je pensais que tout le monde savait que le Christ était ressuscité. Qu'est-ce qu'il y a de si mystérieux ?

Le Maître : Quand on parle de mystère dans l'Église, il ne s'agit pas de secrets qu'il est interdit de révéler mais de réalités divines dont nous ne percevons qu'une partie. Nous les approfondissons peu à peu grâce à une vie personnelle tournée vers Dieu et à la participation aux fêtes et aux sacrements de l'Église.

L'apprenti : Mais à part le fait que le Christ est ressuscité, qu'est-ce qu'on apprend de plus à Pâques ?

Le Maître : Mais c'est colossal d'apprendre cela ! As-tu pensé aux conséquences pour l'humanité ? C'est un changement radical pour l'homme.

L'apprenti : Mais, sauf le respect pour votre ton enflammé, je ne vois pas trop en quoi ça change quelque chose pour l'humanité : avant et après la Résurrection du Christ, les hommes ont gardé la même constitution biologique, ils ont continué à être aussi bêtes, à se faire la guerre et à se croire les plus forts.

Le Maître : La Résurrection est un changement radical pour l'homme car c'est l'aboutissement de l'œuvre du Christ, par Sa mort et Sa résurrection le Christ libère l'homme du péché et de ses conséquences. Par le péché de nos premiers parents, Adam et Ève, le péché est entré dans le monde et le Mal s'est ainsi uni à la création. Cette union se traduit par la mort, la souffrance et la corruption. Par son absence de péché, le Christ a donné la possibilité à l'homme d'être libéré du Mal et de déraciner celui qui est présent dans la création. Ainsi, le péché, même celui que l'on peut commettre personnellement, n'est plus un obstacle entre Dieu et nous.

L'apprenti : Ça veut dire que l'on peut faire tous les péchés qu'on veut ?

Le Maître : Oui bien sûr, nous sommes libres de faire du péché le centre de notre vie, mais alors ça ne sert à rien de vivre dans l'Église : il faut choisir ! Mais Si c'est réellement Dieu que l'on

recherche, le péché n'est pas notre préoccupation principale, c'est une sorte d'accident de parcours. Et grâce à la Résurrection nous avons le pouvoir d'utiliser cet accident pour nous rapprocher de Dieu. C'est ce que l'on appelle le repentir qui est quelque chose de véritablement pascal : par le péché, nous mourrons, mais grâce à la Résurrection nous revenons vers Dieu et nous ressortons grandis de cette épreuve. Comme le dit saint Épiphane, un évêque de Chypre du IVème siècle qui met en scène un dialogue entre le Christ et Adam dans les Enfers, où le Christ dit à Adam : " Ressuscitez ! Allons par-tout d'ici. Je te rétablis non plus dans le Paradis mais sur le Trône Céleste. "

L'apprenti : Alors, c'est une bonne chose de faire des péchés : c'est comme un tremplin qui nous permet de nous rapprocher de Dieu !

Le Maître : Non, ce n'est pas une bonne chose et l'idéal est de se rapprocher de Dieu sans passer par le péché. Mais une fois que nous avons commis le péché nous avons le pouvoir, par notre repentir sincère qui s'exprime à l'Église par la confession, non seulement d'en être débarrassés, mais aussi de permettre à Dieu d'utiliser même le mal que nous commettons contre Lui pour notre bien. C'est ce que le Christ réalise lors de Sa Crucifixion : Il souffre injustement l'une des morts les plus humiliantes pour sauver ceux qui Le crucifient. Grâce à Son Amour pour l'homme, Il endure tout jusqu'à la mort sans commettre le péché, et Il arrive dans les Enfers au moment de Sa mort sans avoir laissé le Mal - donc la mort - avoir de prise sur Lui, ce qui Lui permet de ressusciter.

L'apprenti : Mais alors les souffrances du Christ ne concernent pas les hommes, c'est une histoire entre Dieu et le Diable !

*la connaissance de Dieu  
n'est pas une affaire de  
logique mais d'amour*

Le Maître : Non, car dans Son Amour le Christ partage Sa victoire avec tous les hommes, c'est pourquoi la Croix et la Résurrection sont indissociables. En se manifestant de manière tangible après Sa mort, le Christ ne vient pas narguer les hommes d'avoir réussi à vaincre la mort, Il vient leur offrir la possibilité de bénéficier de Sa victoire sur la mort et la corruption.

L'apprenti : C'est, comme un match alors : il y a une équipe qui gagne et tous les supporters crient : " on a gagné ! " alors qu'ils n'ont pas joué.

Le Maître : Exactement, les chrétiens sont les supporters du Christ, c'est aussi ce que dit le même saint Épiphane dans le même discours sur la Descente aux Enfers où il parle des Anges qui escortent le Christ dans les Enfers " non pas en alliés dans le combat, car c'est indigne de Dieu - de quelle alliance, en effet, a besoin le Christ tout Puissant ? - mais selon l'honneur qu'ils Lui doivent de toujours assister sans cesse avec amour leur Seigneur et Dieu. " Ainsi, la Croix et la Résurrection sont indissociables : Le Christ apporte la Vie par la mort qu'Il a assumée librement et sans céder au Mal, et dans Son Amour Il partage cette Vie par la Résurrection.

L'apprenti : c'est un peu paradoxal de dire qu'Il apporte la Vie par la mort.

Le Maître : Oui, c'est ce que l'on disait tout à l'heure c'est un mystère. L'Amour de Dieu est si puissant qu'il est capable de renverser l'ordre des choses : le Christ Qui existe de toute éternité Se soumet au temps et à la matière, Il est enfanté par une vierge, Il souffre Lui Qui est le Dieu impassible, Il meurt Lui le Prince de la Vie. Les textes liturgiques sont remplis d'oppositions de ce genre ce qui montre bien que la connaissance de Dieu n'est pas une affaire de logique mais d'amour.

Daniel Lossky

# Que faisons nous pour la vie du monde?

## (Les grèves dans l'Education nationale en France et la Mondialisation)

Les professeurs sont en grève. Et ils vocifèrent. Ils vocifèrent beaucoup et contre tout. Ils vocifèrent contre l'école qui n'est plus ce qu'elle était, contre le ministre actuel qui veut transformer l'école en ce qu'elle n'est pas encore, contre le ministre précédent qui n'était pas mieux que l'actuel, contre la direction du lycée qui ne sait pas ce que l'école doit être, contre les élèves qui ne se comportent plus comme des élèves, contre les parents d'élèves qui ne considèrent pas les professeurs comme ils devraient les considérer. Ils vocifèrent aussi contre les États-Unis, parce que là où quelque chose va mal, il y a toujours un peu de la faute des États-Unis. Ceux qui sont renseignés en politique mondiale vocifèrent aussi contre Margaret Thatcher (le premier ministre britannique des années quatre vingt) ou contre Silvio Berlusconi (l'actuel président du conseil italien). Quant à ceux qui ont vraiment bien réfléchi à toutes les questions préoccupantes, ils ne vocifèrent plus : ils pleurent, car ils ont compris que chaque instant de notre vie est planifié par l'Organisation Mondiale du Commerce. Ils savent, eux, que si un élève refuse de retirer sa casquette en classe, que si les jeunes filles, dès qu'elles franchissent la porte du lycée, sortent de leur sac le voile qu'elles n'ont pas le droit de porter dans l'enceinte de l'établissement, si de nombreux élèves ne savent pas écrire à leur arrivée en seconde, si les professeurs sont plus souvent en rapport de force avec leurs élèves qu'en situation de transmission de savoir, ils ont compris que tout cela est le fruit de la volonté de l'OMC et des sommets de Davos.

Vociférer de façon aussi exhaustive, cela prend du temps, on s'en doute. Les professeurs consacrent sans compter leur temps à cette incantation courroucée.

Le matin, dès la première heure, ils viennent dans la salle des professeurs, pour n'en ressortir que le soir. Les délégués syndicaux apportent avec eux des nouvelles fraîches, car ils ont parlé avec les délégués d'autres établissements, ainsi qu'avec les délégués de leurs syndicats. Des bruits de répression ou de réquisition courent dans les rangs. C'est l'indignation. On sort alors la presse du jour, qui cherche à étouffer l'ampleur du mouvement de protestation. Ce qui confirme ce que l'on sait déjà sur les dangers que court la démocratie en France.

Une fois terminée la sympathique séance de vociférations informelles, on se remet à vociférer avec un interlocuteur choisi. Puis avec un autre interlocuteur. S'il n'y a personne pour écouter, on vocifère à la cantonade. A midi, on prend les chaises de la salle des professeurs, et on les met en cercle, pour la séance officielle des vociférations partagées, qui dure une heure. A l'issue de cette assemblée générale des vociférants, on a pris une décision : celle, par exemple, de ne donner comme appréciation dans les bulletins du troisième trimestre, au lieu du traditionnel " peut mieux faire ", " Trimestre perturbé pour cause de centralisation ". La trouvaille du jour apaise les esprits (qui en profitent pour se remplir l'estomac, puisqu'il est treize heures). Après le déjeuner, on se remet en petits groupes, et on reprend les vociférations là où on les avait laissées. Et ainsi tous les jours.

Et les élèves pendant ce temps ?

Ils viennent au lycée, parce que certains cours ne sont pas annulés. Et ils utilisent leurs récréations prolongées pour fumer devant le lycée, pour faire le tour du pâté de maisons en scooter. Le parvis du lycée devient le centre d'une vie parallèle au rythme ralenti. Assis sur les marches, les élèves bavardent, s'interrompant pour donner quelques coups de pied dans le tibia de camarades du sexe opposé. On les voit se promener dans les magasins de vêtements sport du centre ville, devant les vitrines des magasins de téléphones portables.

Et le temps passe.

Le soir, élèves et professeurs rentrent chez eux.

Le lendemain, élèves et professeurs reviennent. Les vociférations reprennent. Les récréations prolongées reprennent.

Que dire de cette ronde des vociférations ? On peine à voir en quoi la grève actuelle est constructive.

On ne peut pourtant pas nier l'existence d'un problème, ni la nécessité de déterminer une perspective d'action pour essayer de le résoudre.

L'école se porte mal, certainement, puisque les élèves, massivement, ne l'aiment pas et s'y ennuiant (ils le disent par leur comportement quotidien), mais aussi parce que les professeurs y sont mal à l'aise et s'y sentent menacés (ils l'expriment de façon très poignante dans leurs vociférations). On constate à l'école une sorte de découragement généralisé, un profond désenchantement vis-à-vis de l'avenir.

Écrasés par leur propre malaise, les enseignants ont tendance à se positionner en victimes d'une injustice sociale. Ne pouvant pas changer le monde, ils militent avec passion pour ... un statu quo sur le régime des retraites. La lutte pour le montant de la retraite et le nombre d'annuités de travail n'étonne personne ; qui accepterait sans broncher qu'on le prive de son confort matériel ? Tout au plus pourrait-on s'étonner de ce que les futurs retraités et grévistes actuels ne soient pas un peu gênés de penser que sur 80% de la surface du globe, un mois de la misérable retraite qu'on leur garantit de toucher représente un an de salaire d'un travailleur avec charge de famille.

Certes il y a de plus en plus de voix, parmi les grévistes, qui dénoncent la mondialisation du commerce comme la source de tous leurs maux, comme la lèpre de la société tout entière, l'école n'étant que l'une des victimes du libéralisme à l'échelle mondiale. Et il y a là un phénomène plus intéressant et (relativement) nouveau.

La " mondialisation " est un phénomène que l'on peine à définir, et qui suscite des questions auxquelles on ne trouve pas de réponse : que pouvons-nous faire, nous, minuscules petits citoyens d'un monde régi par les lois du commerce et donc la logique de l'argent, contre les fonds de pension américains et les entreprises multinationales aux budgets astronomiques ? Que pouvons-nous contre la logique de développement économique qui balaie sur son passage toute considération non rentable telle que la préservation de l'environnement ou l'assurance d'un niveau de vie acceptable pour les plus démunis, l'éducation de citoyens responsables, leur accès à la culture...

Parmi ceux qui posent ces questions, certains agissent : les habitants de nos sociétés se liguent en cercles anti-mondialisation, en " groupes Attac ". Ils se réunissent, débattent sur la façon dont ils pourraient changer le monde, ils organisent des " contre-sommets " des manifestations ; utilisant la démocratisation des moyens de transport et l'extension des réseaux de communication, ils sont en contacts les uns avec les autres aux quatre coins du globe, ils traversent les océans pour les besoins d'une manifestation.

Aux questions cruciales que pose la mondialisation des échanges, du commerce et des communications, le mouvement " anti-mondialisation " donne ses réponses, qui consistent à protester.

Le mouvement de grève chez les enseignants (comme la plupart des mouvements de grève actuels) s'inspire pour ses analyses et ses motifs d'indignation du mouvement anti-mondialisation, un mouvement qui se définit " contre " un phénomène mal identifié. Chacun donne à la mondialisation la caractéristique de ce qui le tracasse le plus.

Et c'est ainsi qu'en ce moment la mondialisation fait des siennes dans les écoles françaises et menace les retraites des fonctionnaires français.

On accuse la mondialisation de tous les maux, avec un sentiment d'impuissance colérique. Sentiment d'impuissance renforcé par la conscience que faute de créer de nouvelles sources d'inspiration et de foi, le discours anti-mondialisation puise ses forces dans la grande philosophie ou religion matérialiste du XX siècle, dans le marxisme, qui a pourtant bien démontré son incapa-

citée à donner le bonheur aux hommes. Le combat " anti-mondialisation ", qui n'est rien d'autre que la lutte contre le capitalisme à l'échelle mondiale, repose sur une doctrine qui a démontré son ineptie et qui a été la source de bien des crimes au vingtième siècle.

Or les marxistes ont essayé et essaient de proposer une alternative à la société dans laquelle ils vivent : les chrétiens, depuis des siècles ont plutôt fourni, jusqu'au XX siècle, une forme de légitimité à cette société. Comme ces types de sociétés comportaient bien souvent de graves défauts, les Églises qui les cautionnaient se sont discréditées. Elles ont cessé d'être nécessaires comme fournisseurs de caution morale.

Plus aucune société, de nos jours, ne va chercher sa légitimité auprès des chrétiens, bien au contraire : les sociétés d'origine chrétienne cherchent plutôt à se débarrasser de tout lien visible avec les Églises chrétiennes. Et c'est là probablement une grande chance pour le christianisme. Les chrétiens de nos jours ne sont plus considérés comme les garants de l'ordre social établi. Ils sont libres d'agir en conscience et rien ne les empêche plus de dévoiler au monde les implications sociales et politiques qu'entraînerait la généralisation d'un mode de vie véritablement évangélique : le capitalisme sauvage n'est pas plus compatible avec la vie d'un chrétien qu'il n'est compatible avec les convictions d'un marxiste.

Seulement l'Évangile, les chrétiens se contentent bien souvent de le lire dans leurs églises, oubliant que l'enseignement qu'il contient s'adresse au monde, pour le salut du monde (les chrétiens orthodoxes excellent d'ailleurs dans l'art de tenir l'Évangile posé sur l'autel dans sa couverture cadénassée en métal ouvragé).

Or les chrétiens (quelle que soit leur confession) qui vivent en France ou dans d'autres sociétés d'origine chrétienne connaissent et partagent le malaise de leurs sociétés. Et que font-ils ? Que faisons-nous pour la vie du monde qui nous entoure ? Qu'attendons-nous pour tirer des enseignements du Christ les paroles qui donneront du sens à la vie des personnes qui nous entourent ?

Nos sociétés sont " post-chrétiennes ", parce que le XX siècle les a débarrassées de la gangue des obligations sociales instituées par les autorités ecclésiastiques. Ces sociétés ont pourtant conservé les valeurs évangéliques d'amour et de partage. Elles ont simplement transformé l'amour en solidarité. Et elles ont écarté Dieu de ces valeurs, dont elles ont fait des valeurs humanistes (de solidarité et de partage). Le moment est peut-être opportun pour remettre Dieu à sa place dans la solidarité et le partage qui, en théorie, font l'unanimité dans nos opinions publiques.

Le malaise actuel des sociétés post-chrétiennes se traduit en France par les mouvements de grève à répétition. Les chrétiens pourraient prendre ce malaise comme un défi qu'il leur appartient de relever.

Dans ce contexte de crise, en tant que continuateurs de l'œuvre des apôtres, ils devraient s'atteler à accomplir, de façon créative, leur mission de lumière du monde.

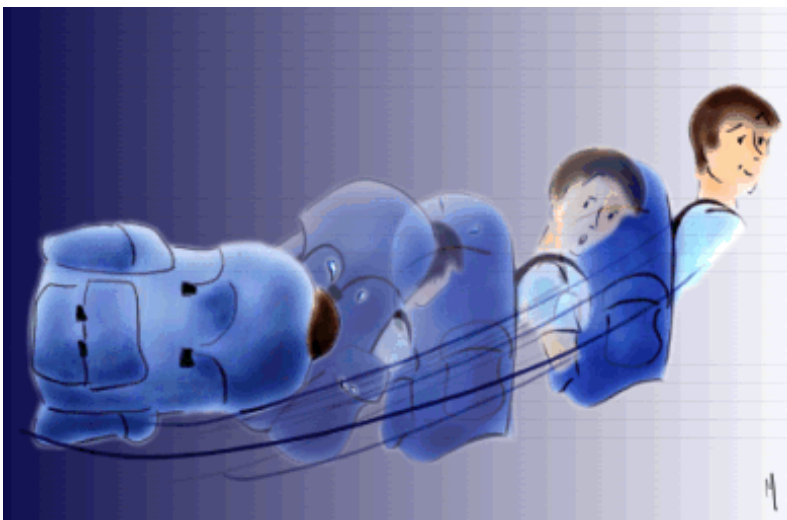
Lydia Obolensky-D'Aloisio

# Une vie nouvelle...

" Tel un songe ou une fleur, notre vie s'évanouit et nous nous agitions en vain. " (Triode de Carême, jeudi du Grand Canon, Ode 4). Dans tous les textes du Triode, les Saints nous incitent à profiter de cette nouvelle vie, celle que l'on cherche dans le jeûne et la prière, et à ne plus nous agiter en vain. Mais la joie de Pâques est passée et tout recommence... Où est cette vie nouvelle? Pourquoi ne voit-on pas la Lumière sur nos visages transfigurés ?

Parce que les soucis de la vie quotidienne nous pèsent. Parce que nous nous perdons dans tout ce bruit, celui de l'agitation vaine, celui des disputes, celui des guerres. Parce que nous nous sentons lourds... Pourtant, le Christ est là et un jour au hasard de nos lectures ou un dimanche à l'église, nous découvrons cette Parole, la plus belle : " Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. " (Matth. 11, 28). Tout s'illumine ! Le Christ nous aime, Il nous donne Sa Paix, Il nous donne la Vie ! La vie nouvelle commence alors...

Tout reste à faire, oui, tout... mais tout est beau soudain, nous nous sentons légers, enfin. " Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté " (II Cor. 3, 17). Le Christ attend de nous que nous soyons avec Lui, tout simplement. Il attend que nous mettions toute notre confiance en Lui. Soyons simples. Cela ne vient pas du premier coup, c'est un apprentissage de toute une vie, c'est un travail de chaque jour, car seul " celui qui aura tenu bon jusqu'au bout sera sauvé " (Matth. 10, 22). Mais chaque jour, c'est aussi une nouvelle chance, une nouvelle Résurrection. Tout est possible à Dieu.



Nous devons lutter contre les tentations de ce monde, contre nos passions, contre nos péchés, contre nos excès en renonçant à nous-même. Nous devons être vigilants car le Démon sait comment nous faire tomber, il connaît nos faiblesses. Pour trouver la paix en nous-même, car c'est là le plus important pour avancer vers Dieu - " Faites la paix avec vous-même, nous dit saint Isaac le Syrien, et le ciel et la terre feront la paix avec vous " - il nous faut nous purifier. Le jeûne et la prière sont là pour nous y aider et non pour nous faire souffrir. Nous sommes

esclaves de nos envies, de nos obsessions du bonheur et de la satisfaction immédiate mais ce combat nous rend libres, nous rend saints. A partir de là, il est plus facile d'aimer les autres, de les aider et de faire de ce monde avec eux un monde " transfiguré ". Bien sûr, c'est difficile mais nous en sommes tous capables, nous sommes tous appelés à vivre près de Dieu. Et si le combat est trop dur parfois, souvenons-nous de ce que répondit un moine à cette question : " Que faites-vous au monastère ? " " Je tombe, je me relève, je tombe, je me relève. "

Il faut commencer par les choses simples, je vous invite à lire à ce sujet Le Chemin des ascètes de Tito Colliander, parce qu'il donne des conseils pour notre vie quotidienne et nous montre qu'on peut devenir saints où qu'on soit et quoi qu'on fasse. Voici sa propre conclusion, assez simple finalement : " Ainsi donc, si vous voulez sauver votre âme et gagner la vie éternelle, recommencez sans cesse à secouer votre torpeur, à faire le signe de la croix et à dire : " Accorde-moi,

Seigneur, de bien commencer, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. " "

Le message est simple : Dieu est parmi nous mais il nous faut aller vers Lui par nos propres moyens, avec son aide. Profitons de ce temps pascal pour commencer une vie nouvelle. Que Dieu soit avec vous ! Le Christ est ressuscité !

Clémentine Lacaille

## Matrix ou le chemin étroit ?

Sur les écrans en ce moment sort le deuxième épisode d'un film dont vous ne pouvez pas ne pas avoir entendu parler: Matrix. Les effets spéciaux sont superbes (voir la course poursuite sur l'autoroute...), les acteurs excellents, mais surtout le scénario est particulièrement bien ficelé. Les deux premiers épisodes de ce film sont par ailleurs pleins de références philosophiques et de questionnements dont je voudrais parler ici.

Dans le premier épisode les machines gardent les êtres humains prisonniers dans un état inconscient et contrôlent le flux nerveux dans leur cerveau grâce à un super ordinateur. Ce super programme (la Matrice) crée un monde virtuel où les hommes croient évoluer librement alors qu'ils sont, en fait, assoupis, une électrode plantée dans la tête.

Un petit nombre d'êtres humains, cependant, échappe au contrôle des machines et vit caché dans des conditions précaires. La vie de ces résistants est difficile car ils sont constamment poursuivis par les machines et ils doivent sans cesse se cacher : ils se sont donnés pour mission de libérer les autres. Ils sont conscients de la situation dans laquelle ils se trouvent, et cette connaissance de la vérité leur donne la liberté.



Mais la connaissance est aussi la cause d'une certaine solitude et d'innombrables difficultés. En suivant la vie de l'équipage de Morpheus, on comprend ce qui pousse ces hommes, cette soif de liberté, de vérité, plutôt que de faux bonheur. Il y a dans cet équipage un traître, qui après 9 ans de lutte est fatigué et conclut un accord avec la matrice. Il redevient esclave dans le monde virtuel et oublie la vérité. Il veut goûter de nouveau aux joies de la vie, même si il sait qu'elles sont artificielles. Il dit même: *"L'ignorance, c'est le bonheur"*. En effet si le bonheur n'est que sensations agréables, c'est à dire simples signaux électriques dans notre cerveau, ces sensations peuvent être recréées par un programme ultra sophistiqué.

James Pryor, un professeur de philosophie à Princeton écrit (1) *"A partir du moment ou notre seul but dans la vie est d'avoir des expériences agréables, la Matrice nous donne tout ce qu l'on veut, et nous serions idiot de refuser de l'intégrer."*

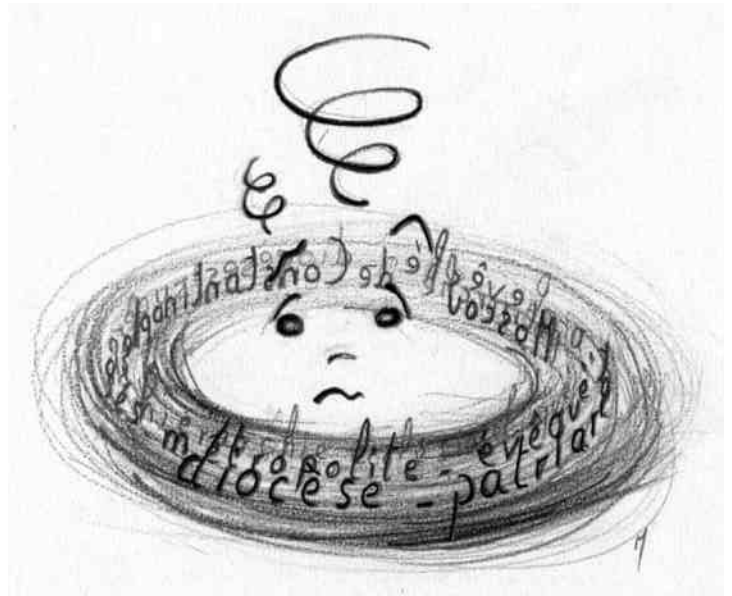
A notre échelle aussi nous avons souvent le choix entre la vérité et une certaine facilité. Choisit-on toujours le chemin étroit plutôt que la Matrice?

Basile Arkhipoff

(1): Le Monde du 10 juin 2003

## La hiérarchie de l'Eglise, 2<sup>ème</sup> épisode: la situation en Europe occidentale.

Nous avons vu dans le précédent épisode du feuilleton que l'organisation de nos diocèses remontait aux premiers temps de l'Eglise. La situation actuelle a connu peu d'évolution et respecte la hiérarchie ratifiée lors des conciles des premiers siècles : le Sud-Est de l'Europe, depuis la Grèce jusqu'à l'Asie Mineure dépend du patriarcat de Constantinople qui se trouve en son centre, l'église de Serbie a son propre patriarcat, de même que l'église de Russie dépend du patriarcat de Moscou. Au Sud, l'Egypte et l'Afrique se rattachent au patriarcat d'Alexandrie...



Or l'Europe Occidentale semble échapper à ce critère territorial de rattachement à un unique patriarcat par l'intermédiaire de l'évêque du lieu. Si l'on se promène dans le XV<sup>o</sup> arrondissement à Paris, par exemple, on pourra successivement se rendre à une église géorgienne rattachée au patriarcat œcuménique de Constantinople par le biais du métropolitain Emmanuel, puis à quelques rues de là on pénétrera dans une église sous l'homophore<sup>1</sup> de l'évêque Innocent qui représente le patriarcat de Moscou, on pourra aussi trouver à peu de distance d'autres églises rattachées au patriarcat de Constantinople, cette fois par le biais de l'archevêque Gabriel... Comment se retrouver dans cet enchevêtrement de rattachement aux patriarcats qui semble dénuée de toute logique, puisque le critère territorial n'y est plus du tout valable ? Tâchons de comprendre un peu mieux la situation de l'Eglise dans nos pays.

Depuis le schisme du XI<sup>o</sup> siècle dont nous avons fait mention précédemment, l'église latine prédomine dans la pointe occidentale de l'Europe. L'évolution spatiale de notre Eglise et son implantation dans ces régions est intimement liée à l'histoire, aux déplacements de population provoqués par les grands événements du siècle dernier.

### Les paroisses issues de la tradition russe

La première grande communauté orthodoxe à s'implanter en Occident fut expulsée des frontières russes dans les années qui suivirent la Révolution de 1917. Fuyant le régime communiste athée, des chrétiens orthodoxes s'installèrent dans de nombreuses grandes villes de l'Ouest et fondèrent des paroisses de tradition russe célébrant en slavon, ainsi qu'ils avaient toujours vu faire dans leur pays d'origine. Qu'en était-il du patriarcat ? Il n'existait pas en effet de patriarcat de Paris ou de Bruxelles auxquels ces chrétiens expatriés auraient pu se rattacher, le schisme entre les églises d'Orient et d'Occident ne permettant pas la communion avec les catholiques donc le rattachement à Rome. En 451, le Concile de Chalcédoine avait cependant prévu cette situation pour des contrées très définies telles que "la Thrace, l'Asie et le Pont". Lorsque des missionnaires chrétiens parvenaient dans ces pays sans patriarcat encore établi, l'Eglise stipulait alors le rattachement au patriarcat œcuménique de Constantinople, en attendant qu'une église locale se constitue sous la direction d'un patriarche ou primat du lieu. Ce canon est pour certains à prendre dans un sens large, c'est-à-dire qu'il concernerait toute contrée ne comportant pas de patriarcat prédéfini.

Cependant pour les réfugiés russes, le cas était particulier: ils espéraient en effet que la tourmente

révolutionnaire qui avait dévasté leur pays ne serait que passagère et comptaient rentrer prochainement dans leurs frontières. Ils restèrent donc rattachés au patriarcat de Moscou, malgré leur éloignement spatial, sous l'égide du métropolite Euloge nommé par le patriarche Tikhon "exarque" c'est-à-dire représentant de son autorité dans un pays étranger.

En 1931 survint une vive controverse : le patriarche de Moscou avait en effet été (en 1926) contraint de faire une déclaration de collaboration avec le régime communiste. Mgr Euloge décida alors de se détacher du patriarcat de Moscou qu'il estimait subordonné au pouvoir soviétique. Il demanda au patriarche de Constantinople de l'accueillir sous son homophore, avec toutes les paroisses de tradition russe en Europe Occidentale. C'est ainsi que naquit l'exarchat que nous connaissons aujourd'hui, à la tête duquel se trouve Mgr Gabriel. Cependant, quelques paroisses refusèrent de quitter le patriarcat de Moscou et restèrent fidèles à leur rattachement d'origine. Elles dépendent aujourd'hui toujours du patriarcat de Moscou, représenté en France par Mgr Innocent. D'autres aussi ne voulurent pas passer sous l'autorité du patriarcat de Constantinople et instituèrent à leur tête un synode d'évêques. C'est ainsi que les positions hiérarchiques des paroisses de tradition russe en Europe occidentale se diversifièrent.

### **Les paroisses issues des autres traditions**

D'autres vagues d'émigration entraînèrent l'implantation d'orthodoxes de différentes traditions en Europe occidentale. Les russes ne furent pas les seuls à fuir le régime communiste. Serbes, roumains, bulgares, géorgiens se réfugièrent de notre côté du rideau de fer. La spécificité de ces communautés lors de leur implantation en Europe occidentale était la langue liturgique, chacun - à l'exception des serbes et des russes utilisant le slavon - priant dans la langue de son pays d'origine. S'ajoutèrent également des grecs fuyant le joug turc en Asie mineure. Ainsi, une constellation de communautés vit le jour en Europe occidentale, rassemblées pour la plupart selon des critères d'affinités ethniques et dépendant de leurs patriarcats d'origine (le patriarcat de Serbie pour les serbes, le catholicos de Géorgie pour les géorgiens, le patriarcat de Constantinople pour les grecs...) La France par exemple, finistère de l'Europe où les vagues d'émigration ont de tous temps brassé une population aux origines ethniques les plus variées, vit éclore sur son territoire des paroisses de toutes les traditions, de toutes les langues, rattachées aux différents patriarcats qui constituent la tête de l'Eglise.

La conséquence de ce rassemblement fut l'apparition de la notion de "diocèses superposés" : au sein d'un même lieu, les orthodoxes appartiennent à des patriarcats différents donc dépendent de plusieurs évêques. Ainsi moi qui habite dans le XV<sup>e</sup> arrondissement à Paris, si je voulais respecter le critère territorial d'appartenance à une église locale tel que l'Eglise l'a établi, je serais bien en peine de savoir à quel patriarcat me vouer : devrais-je me rattacher à l'église en face de chez moi donc sous l'homophore de Mgr Gabriel exarque du patriarcat de Constantinople ? Ou bien faire trois pas de plus le dimanche matin et me rattacher au patriarcat de Moscou par le biais de Mgr Innocent ? Je pourrais aussi préférer les célébrations en bulgare et l'homophore de Mgr Emmanuel... Vous me direz qu'on ne choisit pas son patriarcat et qu'on appartient de fait à celui de la paroisse que l'on fréquente. Souvent cependant le choix s'inverse et on sélectionne sa paroisse en fonction du patriarcat auquel elle est rattachée... Tout ceci est-il bien dans l'esprit apostolique et universel de l'Eglise ? Les apôtres n'imposaient pas en effet aux nations qu'ils évangélisaient leur propre tradition - qui était la loi juive - mais prêchaient le message universel de la Bonne Nouvelle.

### **Pourquoi parle-t-on d'église locale ?**

Cela fera bientôt un siècle que des communautés orthodoxes se sont implantées en Europe occiden-

tale, chacune avec ses origines, sa langue, ses traditions, sa recette de Pâques et sa manière de mettre des cierges. Le problème de hiérarchie de l'Eglise dans nos pays que nous avons évoqué se rattache à un questionnement plus large: comment adapter l'Eglise à une culture locale, à l'image de ce qu'on fait les apôtres? La langue liturgique reste la principale cible de cette problématique. Il est normal en effet que des roumains arrivés de fraîche date dans la jungle parisienne veuillent continuer de comprendre ce qui constitue la nourriture de la vie spirituelle: les célébrations liturgiques. Est-il normal que des français d'origine russe, dont les arrières-grands parents émigrèrent de Russie, s'attachent à une langue liturgique qu'ils comprennent mal et qui nécessite déjà pour les russes natifs un effort, voire une étude de la grammaire ? Ou s'arrête la compréhension légitime? Où commence la nostalgie?

De nombreuses tentatives se concrétisent en Europe occidentale pour développer une orthodoxie d'expression locale, qui se met en place progressivement, notamment à travers l'adaptation des textes liturgiques en langue du pays. Certains ressentent même la nécessité d'une certaine occidentalisation du rite byzantin qu'ils jugent trop étranger à leur propre culture, à leur sensibilité. Cette évolution naturelle vers l'implantation locale est compliquée par les nouvelles vagues d'émigration, venues surtout des pays de l'Est, qui ont besoin de retrouver tout d'abord ce qu'ils ont connu dans leur pays. Cependant si l'on reprend l'exemple parisien, les différents niveaux d'intégration fonctionnent plutôt bien: français, bulgares, russes ou serbes peuvent chacun trouver des paroisses de leur langue. Dans la marche cohérente de l'Eglise, il serait donc temps pour l'Europe occidentale d'unifier les paroisses selon un principe territorial en vue de constituer un seul diocèse obéissant à une tradition locale, tout en conservant les particularités de chaque tradition importée. La difficulté réside en fait dans la distinction entre ce qui constitue un apport réel pour l'Eglise et ce qui relève de la survivance nostalgique d'un rite, d'une tradition liée à un pays. La tentation est grande en effet pour chaque ethnie de considérer sa propre tradition comme la seule véritablement orthodoxe et de vouloir l'exporter telle quelle. Il y a alors danger de phylétisme<sup>2</sup>, terme aux consonances barbares qui signifie simplement l'assimilation de la foi à une nation, un peuple. Lorsque au XIX<sup>e</sup> siècle, le patriarcat de Bulgarie voulut étendre sa domination à tous les chrétiens de nationalité bulgare dans le monde, quelle que soit leur situation géographique, il fut condamné pour phylétisme par le concile de Constantinople en 1872.

Il est difficile pour les orthodoxes de dépasser ce désir de vouloir se regrouper uniquement selon des critères ethniques tout en observant une ignorance polie face aux communautés de l'autre côté de la rue, d'origine différente. La solution idéale serait d'avoir un noyau local cohérent et fort, sur lequel viendraient progressivement se greffer les personnes nouvellement émigrées. De même qu'on a cessé d'aller à l'école russe pour se rendre à la communale de son quartier, on en vient un jour à vouloir fréquenter l'église du lieu, sans entrer dans les débats d'influence entre patriarchats... La situation, ici schématisée à grands traits, n'est donc pas des plus simple. Qu'elle ne nous plonge pas dans d'inutiles affres: c'est le Saint Esprit qui depuis la Pentecôte se trouve à la tête de l'Eglise. C'est Lui qui guidera nos cœurs - si nous le désirons - vers une expression locale de l'Orthodoxie et une structure qui lui soit adaptée.

Olga Lossky

---

<sup>1</sup>: homophore : attribut vestimentaire propre à l'évêque. C'est une pièce de tissu qu'il porte sur les épaules, symbolisant la brebis perdue. L'homophore souligne ainsi la ressemblance de l'évêque avec le Christ, bon pasteur qui rassemble les brebis de son troupeau qu'est l'Eglise. L'homophore désigne donc l'autorité de l'évêque sur les fidèles.

<sup>2</sup>: Du grec phulé : tribu.

# "Le baptême : naître d'eau et d'esprit "

Lors du week-end du Dimanche de Thomas (du 1er au 4 Mai) s'est déroulé à Dourdan (30 km de Paris) le 1er festival de la jeunesse orthodoxe en France.

Ce rassemblement a réuni une centaine de participants issus de différents diocèses : Grecs, Roumains, Arabes, Russes, Ukrainiens, Français, Français d'origine russe.

Le thème principal de ce festival admirablement organisé pour lequel je tiens à féliciter ici le " staff " organisateur (Lily Seliverstoff, Alexandre Lacaille, Laurence Muguet, Lea Khananié, Gabriel Behr, Marc et Nathalie Victoroff...et j'en oublie...) fut le baptême.

Le Père Alexis Struve donna une conférence, le samedi, intitulée : " Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ " (Ga 3,27) et je voudrais reprendre ici les principaux aspects du baptême dans la tradition orthodoxe.

Tout d'abord, le baptême est le sacrement qui marque notre entrée dans la vie chrétienne.

Pendant longtemps on expliquait le baptême comme la libération de l'homme du " péché originel ", comme le moyen d'assurer le salut individuel de l'âme. Le baptême est beaucoup plus que cela, c'est un acte de l'église toute entière par lequel un homme revêt le Christ et dépose le vieil homme pour " naître d'en haut ".

" A moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu " et " Nul s'il ne naît d'eau et d'esprit ne peut entrer dans le Royaume de Dieu " explique Jésus à Nicodème dans l'évangile selon Saint Jean (3,3 et 3,5).

Ainsi par son baptême, le Christ nous appelle à le suivre pour que nous puissions nous aussi prendre part au Royaume.

Vivre le baptême, c'est vivre l'unité en Christ, c'est vouloir librement le suivre et devenir pleinement homme.

C'est une vraie transformation, un acte de Foi et l'affaire de toute une vie, rappelait le Père Alexis Struve.

Le Père Alexandre Schmemmann in " Pour la vie du monde " nous rappelle que dans l'église primitive, le baptême se célébrait pendant la solennelle vigile pascale et qu'en fait " la liturgie pascale est née du " mystère pascal " du baptême ". On comprenait alors le baptême comme ayant une signification évidente pour le " temps nouveau " dont Pâques est la célébration et la manifestation.

"Autrefois le baptême avait lieu à Pâques et faisait partie de la grande célébration pascale. Sa conclusion naturelle était, évidemment, l'entrée du nouveau baptisé dans l'eucharistie de l'Eglise, le sacrement de notre participation à la Pâques du Royaume. Car le baptême ouvre les portes du Royaume et l'Esprit Saint nous introduit dans sa joie et dans sa paix, c'est-à-dire dans la plénitude eucharistique...Il est significatif que l'Introït<sup>1</sup> de la liturgie pascale soit le même que nous chantons quand nous conduisons le " néophyte " dans la procession baptismale : " Nous tous qui avons été baptisés en Christ, nous avons revêtu le Christ. Alléluia." C'est le baptême, c'est la Pentecôte baptismale, qui engendre l'Eglise comme procession, comme entrée, comme ascension dans la Pâques éternelle du Seigneur. " <sup>2</sup>

Le baptême est donc un mystère qui dépasse notre compréhension humaine,

une nouvelle naissance qui nous rend membres de l'église, membres du corps du Christ et à ce titre, responsables de nous même et de nos frères : c'est le fondement de notre église.

Raphaël Rehbinder

<sup>1</sup> Chant exécuté pendant la grande entrée de la liturgie.

<sup>2</sup> Père Alexandre Schmemmann, Pour la vie du monde (Tournai 1969), p.92.

## Trois questions à... Père Zacharias



*Père Zacharias est moine au monastère Saint Jean-Baptiste (Essex, Royaume-Uni). Il est l'une des autorités spirituelles de ce monastère, qui a été fondé par le Père Sophrony (Sakharov), un disciple de saint Silouane (Saint Silouane est un saint du XX<sup>ème</sup> siècle, originaire de Russie, moine du mont Athos et maître de la prière, dont la vie et les écrits ont été connus grâce à l'œuvre du père Sophrony).*

*Nous avons eu la chance de rencontrer le père Zacharias pour lui poser 3 courtes questions et comprendre ce qui l'a poussé à quitter sa Grèce natale pour devenir disciple d'un moine russe au Sud-Est de l'Angleterre...*

*Père, pourquoi avez-vous choisi de devenir moine orthodoxe?*

- J'avais vingt ans. Je voulais apprendre à prier. C'était très important pour moi. J'ai choisi ce monastère parce que père Sophrony y était un starets, un véritable ascète.

*Pouvez vous nous décrire un moment clé de votre vie spirituelle?*

- Le moment clé de ma vie spirituelle fut ma rencontre avec père Sophrony. Je suis allé le voir pour une confession. Ce fut très bref. Juste vingt minutes. Mais soudainement tous mes problèmes furent résolus. J'avais alors vingt ans.

*Quel message voudriez vous adresser à la jeunesse orthodoxe aujourd'hui?*

- Prenez la parole du Christ au sérieux car seule cette parole peut renouveler votre vie.

# Saint Cuthbert de Lindisfarne

Saint Cuthbert de Lindisfarne est l'un des grands saints d'outre-manche. Il vécut à la fin du VII<sup>ème</sup> siècle. La chrétienté se répandait alors dans les royaumes du nord de l'Angleterre actuelle. Les moines jouaient un rôle missionnaire majeur, avant Saint Cuthbert il y eut d'autres grands moines saints comme saint Columba ou saint Aidan. Saint Cuthbert fut immédiatement vénéré comme un saint par le peuple car il avait accompli de nombreux miracles et son corps resta incorrompu après sa mort.

La vie de saint Cuthbert nous est connue par deux récits commissionnés par l'évêque qui lui succéda pour trier le vrai du faux dans cette vénération populaire. L'un est dû à un moine anonyme de sa communauté, l'autre à un ami de Cuthbert, Bede, moine érudit à la fois astronome, historien, scientifique, qui écrivit la première histoire de l'Eglise et du peuple anglais. Les deux textes ont été écrits à partir d'enquêtes sur le terrain ; les lieux, les personnes, les dates sont citées.

On en apprend peu sur la jeunesse du petit Cuthbert. A huit ans il était très vaniteux, il adorait battre les autres enfants aux jeux, il courait plus vite qu'eux, était plus agile et le montrait. On sait que plus tard il fut brièvement soldat, mais le tournant de sa vie se produisit alors qu'il était berger. Il

avait l'habitude de réciter les vigiles la nuit pendant qu'il gardait ses moutons. Une nuit il eut la vision d'anges élevant au ciel ce qui lui apparaissait comme l'âme d'un évêque. Il réveilla ses collègues pour leur en parler sans comprendre de quoi il s'agissait vraiment. Quelques jours plus tard, arrivant à la ville, ils apprirent qu'à cet instant précis, de cette nuit là, s'était éteint l'évêque du lieu Saint Aidan de Lindisfarne. Cette découverte marqua un tournant radical dans la vie de Cuthbert. Il décida alors de consacrer sa vie au Christ et rentra dans un monastère sur l'île de Lindisfarne.

Il priait beaucoup. Moine, il garda son habitude de réciter les vigiles la nuit. Il sortait en cachette du monastère avançait de quelque pas dans l'eau et priait miraculeusement agenouillé dans la mer toute la nuit. Les oiseaux et les poissons se rassemblaient alors autour de lui. Il mena une vie exemplaire au monastère et accomplit de nombreux miracles. Simple moine, il était déjà considéré comme un grand saint. Au moment de l'élection du nouvel évêque, le roi en personne ainsi qu'un représentant du synode local vinrent le supplier à genoux de quitter son île et sa nature qu'il aimait tant pour devenir évêque. Il pleura, refusa, se déclara indigne, mais fut finalement quasiment amené de



force à accepter la charge d'évêque. Il montra la "même humilité du cœur, la même simplicité de vêtement, et il émanait de lui autorité et grâce". Il multiplia les voyages missionnaires à cheval dans les villages isolés de Northumbrie. Il accomplit aussi de nombreuses guérisons miraculeuses. Il lui arrivait aussi de voir l'avenir, par exemple sa propre mort, à laquelle il se prépara en démissionnant de sa charge d'évêque deux ans seulement après l'avoir acceptée. Il

alla sur l'île de Farne, encore plus isolée et sauvage que celle où se trouvait le monastère qu'il avait quitté deux ans auparavant. Il y passa les derniers mois de sa vie en prière continuelle, dans une hutte de pierre où il avait miraculeusement fait apparaître une source. Il mourut le 20 mars 687. Sa tombe se trouve aujourd'hui dans la cathédrale de Durham où son corps fut transporté au moment des invasions vikings.

Basile Arkhipoff

**Source:**

**Two lives of Saint Cuthbert, Cambridge University Press, 1949.  
(texte bilingue Anglais/Latin)**

---

## L'Eucharistie

---

Au commencement, lorsque Dieu avait placé l'homme dans le paradis ; l'homme était rassasié par " l'amour divin devenu nourriture ". Et le péché, qui a banni l'homme du Paradis, a consisté à manger d'un fruit en se cachant de Dieu ; l'homme a alors dépouillé la création de sa dimension divine et l'a rendu corruptible, la nourriture est devenu un moyen d'éviter la mort à court terme et nos aliments sont devenus porteurs de mort.

Cependant, depuis l'Incarnation, le seul aliment qui puisse vraiment nous rassasier et nous délivrer éternellement de la mort est le Corps et le Sang du Christ que Dieu nous a donné pour nous sauver de la mort et du péché.

C'est pourquoi, en cette période de carême, nous nous privons d'aliments terrestres pour mieux prendre conscience de notre faim de Dieu ; nous faisons des efforts et nous communions plus souvent pour manifester, jusque dans notre chair, que la seule vraie chose que nous désirons c'est Dieu. L'Eucharistie est donc pour nous la " Source immortelle " dans laquelle nous puisons les forces d'aimer notre prochain et de progresser dans notre connaissance de Dieu. L'Eucharistie, en effet, manifeste deux aspects complémentaires ; elle comporte, d'une part, une dimension ecclésiale et d'autre part, elle procure la sanctification personnelle.

L'Eucharistie est donc tout d'abord un acte ecclésial car la communion aux Saints Mystères unit les participants au Corps unique du Christ de manière si forte qu'ils sont avant tout les membres du Corps du Christ. Ainsi, les membres sont unis les uns aux autres car, comme le dit saint Cyrille d'Alexandrie<sup>2</sup>, " si nous sommes tous concorporels [...] avec le Christ, [...] comment ne serions nous pas évidemment tous un, et les uns dans les autres, et tous dans le Christ ? "



Cette union des uns avec les autres n'est donc possible que grâce au Christ. L'Église, en effet, n'est pas une mise en commun d'efforts humains pour unir les hommes entre eux - les constructeurs de la ville de Babel en témoignent - mais elle union avec le Christ et de cette union - ou de la recherche de cette union - découle l'unité qui rassemble les membres de l'Église.

Le Christ, en effet, est la Pierre sur laquelle l'Église est fondée et sans Lui l'union des personnes humaines en une seule essence est impossible car le Christ unit en sa personne les natures divine et humaine. Par l'Incarnation, en effet, le Christ assume pleinement la nature humaine pour la restaurer dans sa dimension originelle, à savoir être un avec Dieu et un avec elle-même. Pour reprendre saint Cyrille, par la Communion nous sommes donc " tous unis au Christ par son Saint Corps, Lui Qui est un et indivisible. [...] Le Christ est, effet, le lien de l'unité, parce qu'Il est Dieu et homme en un seul. "

Cependant, cette unité ecclésiale des uns avec les autres n'est possible que si nous sommes nous-mêmes saints ; car " les choses saintes (i.e. la Communion) sont pour les saints<sup>3</sup> ", cependant le mot saint désigne non seulement ceux qui se sont unis à Dieu par une vie vertueuse, mais aussi ceux qui tendent à la sainteté<sup>4</sup>. Or, c'est précisément la communion aux Saints Mystères qui nous met sur la voie de la sainteté et nous rattache de manière physique au Corps totalement saint du Christ. C'est aussi ce que proclame l'Église à plusieurs reprises, après que les fidèles aient communiés ; l'épiphonèse de l'écténie dit : " Car Tu es notre sanctification...", de même la prière à l'ambon débute par ces paroles : " Seigneur, Toi Qui bénis ceux qui Te bénissent et sanctifies ceux mettent leur confiance en Toi..."

La source de notre sanctification personnelle se trouve donc dans le fait de manger le Pain et le Vin eucharistiques, ce Pain qui est devenu, de manière mystique, par l'action sanctificatrice de l'Esprit, Corps unique et indivisible du Christ. En y participant, nous sommes donc rattachés au Christ Qui s'incorpore alors à nous et nous communique sa divinité en faisant un avec nous, rétablissant ainsi notre chair dans sa pureté originelle en la mettant au contact de Sa Chair incorruptible qu'Il a assumé pour nous sauver.

Ainsi, l'Eucharistie n'est pas un simple acte de piété personnelle visant à s'acquitter d'un hypothétique devoir chrétien mais c'est la source même de notre propre sanctification qui nous permet de faire un avec le Christ et, de là, faire un avec tous les autres communiants pour réaliser la plénitude de l'Église-Corps du Christ, au sein de laquelle chacun possède une relation privilégiée avec le Christ, tout en étant un membre parmi d'autres de Son Corps ; c'est ce que l'on appelle la " catholicité " de l'Église.

Daniel Lossky

---

<sup>1</sup>:Cf. Père Alexandre Schemann, le mystère pascal, chapitre sur le Jeudi Saint.

<sup>2</sup>: Le patriarche d'Alexandrie qui a vécu au V<sup>ème</sup> siècle et qui a vivement participé au concile d'Éphèse...

<sup>3</sup>: Ce sont les paroles que le prêtre proclame avant la communion en élevant le Saint Pain.

<sup>4</sup>: Comme l'explique saint Nicolas Cabasilas, un dignitaire de Constantinople qui a servi l'Empereur Jean VI Cantacuzène au XIV<sup>ème</sup> siècle et qui a écrit un commentaire de la Divine Liturgie.

# Syndesmos: 1953 - 2003

Du 15 au 22 juillet prochain se tiendra à Durres, en Albanie, la XVIIème assemblée générale de Syndesmos, fédération mondiale de la jeunesse orthodoxe. Cette assemblée sera l'occasion pour les mouvements membres de fêter les 50 ans d'existence de Syndesmos. C'est effectivement en 1953 que s'est réunie à Sèvres la deuxième conférence de la jeunesse orthodoxe d'Europe Occidentale, qui sera considérée plus tard comme la première assemblée générale de Syndesmos, marquant ainsi sa création. Cette réunion de Sèvres, à laquelle participait une cinquantaine de jeunes orthodoxes d'origines ethniques différentes, peut-être considérée comme l'aboutissement d'une succession de rencontres pan-orthodoxes, généralement suscitées par des jeunes engagées dans la vie de leur Eglise, et dont beaucoup étaient proches de l'ACER, de l'Institut de théologie Saint-Serge ou du MJO du Liban. Quelle pouvait bien être la motivation de ces jeunes orthodoxes ? Dans quel contexte Syndesmos a-t-il vu le jour ?

Je n'ai pas l'intention ici de retracer dans le détail la préhistoire de Syndesmos . Je dirais simplement que Syndesmos est né premièrement du constat d'une perte de conscience du caractère catho-



The World Fellowship  
**SYNDESMOS**  
of Orthodox Youth

50 ans de logos...

lique de l'Eglise et deuxièmement, de la conviction que c'est à la jeunesse d'enrayer cette tendance en travaillant à une prise de conscience de cette catholicité. Avant de poursuivre, il est important de bien comprendre en quoi consiste cette Catholicité. Jean Meyendorff, alors participant actif de ces rencontres de jeunes orthodoxes, explique dans un article paru dans le premier numéro de Syndesmos News (édité en juin 1953) , que " catholique " n'est pas à comprendre exclusivement comme synonyme de " universel ". " Catholique " signifie d'abord " plénitude " et " intégrité " du Corps du Christ. Dire d'une Eglise qu'Elle est " catholique " revient à dire qu'Elle constitue le Corps du Christ dans sa plénitude et non pas seulement une partie de ce Corps. Or, poursuit Jean Meyendorff, la catholicité s'appliquant à chaque Eglise locale, cela ne signifie pas que chaque Eglise locale se suffit à elle-même et doit vivre indépendamment des autres. En d'autres termes, il ne faut pas comprendre l'Eglise comme une réunion d'Eglises locales, ou pour parler de façon ima-

gée, comme une réunion de " sphères " identiques par leur catholicisme, mais indépendantes les unes des autres et qui s'ajouteraient pour former un tout. Il faudrait plutôt voir les Eglises

locales comme des sphères qui " coïncideraient " entre elles pour former l'unique Eglise du Christ. Ainsi les joies et les peines survenant dans l'une de ces Eglises ne peuvent laisser indifférentes les autres. Jean Meyendorff conclut que le " nationalisme ecclésiastique ", attitude qui " ferait passer notre appartenance ethnique au-dessus de la foi que nous confessons ", est une attitude qui " paralyse la manifestation de la Catholicité ".

Revenons à nos rencontres de jeunes et à la fondation de Syndesmos. Ce qui a motivé de telles rencontres, c'est le constat que l'orthodoxie souffre d'une absence d'unité, que l'existence d'Eglises nationales autocéphales mène souvent à un cloisonnement ethnique, à une indifférence des uns envers les autres ; c'est également le constat qu'un tel

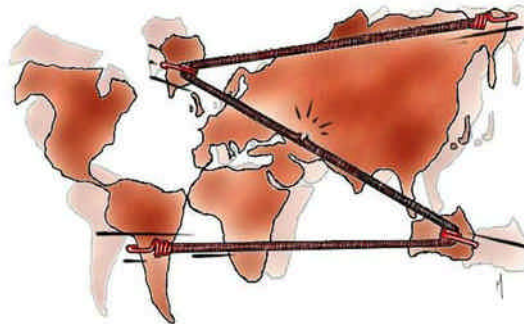
comportement est non conforme à la Tradition de l'Eglise Orthodoxe, à Sa Catholicité, et empêche un témoignage puissant et vivant devant les hétérodoxes ; c'est enfin le constat que la situation non canonique de l'organisation de la diaspora, avec la juxtaposition sur un même territoire de plusieurs juridictions ethniques, n'est que le reflet d'une maladie qui gagne peu à peu toute l'Orthodoxie.

Face à de tels constats, la volonté des fondateurs de Syndesmos est de faire réagir la jeunesse, dynamique, spontanée, créatrice, seule capable de renverser la tendance. Que proposent-ils pour cela ? Ils proposent d'organiser des rencontres entre jeunes orthodoxes d'origines ethniques différentes dans le but de vivre cette Catholicité, de réaliser qu'il ne s'agit pas là d'une doctrine abstraite mais bien d'une réalité vivante, dans le but de comprendre que l'orthodoxie n'est " le privilège ni d'une forme particulière de

la culture humaine, ni d'une nation " (Jean Meyendorff). Ils décident de mettre au service de l'Eglise leurs compétences, leurs talents, de créer des coopérations entre Eglises locales, de " faire fonction de jointure " (Paul Evdokimoff), en particulier dans le domaine du travail avec la jeunesse. C'est dans cet esprit qu'ils créèrent Syndesmos, terme qui signifie " le lien ", tiré de l'épître de St Paul aux Ephésiens : " vous appliquant à conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix " (Eph. 4 :3).

Tout au long de ces cinquante années, Syndesmos a servi l'Eglise, cherchant à approfondir chez les jeunes la conscience de la Catholicité de l'Eglise. Son service s'est appuyé sur une structure internationale efficace ( Syndesmos demeure jusqu'à ce jour la seule institution pan-orthodoxe active), ses efforts

se sont concentrés dans les domaines délaissés par les Eglises locales : le renouveau de la mission, le dialogue œcuménique, le problème de la diaspora, le dialogue avec les Eglises Pré-Chalcédoniennes ... Syndesmos s'est efforcé sans cesse de promouvoir l'unité par des moyens qu'il a su adapter aux circonstances des époques, aux besoins des différentes Eglises locales. Des projets tout à fait innovants ont vu le jour dans des domaines très variés : colloques sur la bio-éthique, le journalisme, l'écologie ; pèlerinages en Terre Sainte, au Mont-Athos ; rencontres d'écoles de théologie orthodoxe ; festivals internationaux de la jeunesse ... Cependant il ne m'est pas possible de parler de l'histoire de Syndesmos sans évoquer les difficultés qu'il connaît ces dernières années et qui a amené Manos Koumbarelis, élu président de Syndesmos à la XVIème assemblée générale (Finlande 1999), à démissionner de sa fonction



en décembre 2000. Cette crise, que traverse Syndesmos, se traduit de différentes manières. Par exemple, il semble que le cloisonnement contre lequel Syndesmos a toujours lutté, gagne petit à petit les structures de Syndesmos et son mode de fonctionnement même. Certains membres du bureau cherchent à défendre les intérêts de leur propre région, des divisions apparaissent au sein de ce bureau, qui ne semble plus être d'accord sur une vision commune du service que doit accomplir Syndesmos. Plus grave encore, alors que Syndesmos a toujours été, on l'a vu, un espace de service, certains veulent y voir un espace de pouvoir et d'influence. De tels comportements sont en rupture totale avec l'esprit des fondateurs et empêchent Syndesmos de s'exprimer d'une seule voix forte, prophétique, libre sur certains sujets brûlants, comme cela a été de nombreuses fois le cas par le passé.

Ceci peut s'expliquer essentiellement par le fait que Syndesmos a connu une croissance importante cette dernière décennie. Le nombre de ses mouvements membres a presque doublé en 10 ans. Ceci s'est fait surtout dans le souci de représenter le mieux possible la jeunesse orthodoxe du monde entier, en particulier celle venant des pays d'Europe de l'Est, qui, jusqu'à la chute de leur régime totalitaire, n'était pas présente au sein de Syndesmos. Il est de plus en plus clair que les problèmes rencontrés par Syndesmos actuellement sont une conséquence toute naturelle du fait que Syndesmos est plus grand, et qu'il rassemble donc des jeunes qui ont des opinions, des " éducations religieuses " différentes. Il y a cinquante ans, la situation était différente puisque Syndesmos a été créé par des personnes qui partageaient tous la même vision, qui

avaient tous les mêmes préoccupations. Cela signifie-t-il que, pour mener une action efficace, Syndesmos n'aurait dû accepter que des mouvements qui partagent la même vision ? Non, car à ce moment là Syndesmos aurait été représentatif d'une certaine orthodoxie, et non pas de l'orthodoxie catholique (il est fort possible d'ailleurs qu'un tel Syndesmos aurait été rejeté par certaines Eglises locales). D'ailleurs le seul critère qui est retenu pour décider de l'entrée d'un mouvement de jeunesse dans Syndesmos est l'efficacité de son travail avec la jeunesse, et rien d'autre. Un autre fait significatif est que, même aujourd'hui, malgré les dissensions que peut connaître le bureau, les activités organisées par Syndesmos demeurent des moments forts, où notre unité dans la foi prévaut sur tout le reste.

Dans ces moments difficiles, peut-être faudrait-il se recentrer, revenir à l'essentiel : notre unité par delà nos barrières ethniques, culturelles, linguistiques, nos " éducations religieuses " et même nos façons de servir l'Eglise ? Peut-être est ce le moment d'être moins ambitieux sur les activités de Syndesmos, le défi aujourd'hui n'étant pas de se prononcer d'une voix prophétique sur tel ou tel problème de l'Eglise, mais plutôt de rester unis ? Plaçons notre confiance dans l'Esprit-Saint qui n'a cessé d'inspirer Syndesmos depuis sa création. Laissons Le agir lors nos rencontres et en particulier de nos assemblés générales. Alors nos rencontres garderont un sens et porteront leurs fruits, même si ces fruits sont moins visibles que dans le passé ...

Cyrille Sollogoub

# Mosaïque de l'aigle au serpent

## chapitres 8 à 9

### Résumé des épisodes précédents:

Bélisaire et Nicéphore sont parvenus à faire échouer l'enlèvement du représentant des verts Copronios. La piste du général Bélisaire les conduit vers le monastère du Stoudion où Bélisaire espère bien en apprendre plus sur la disparition de son père...

### 8. Une fibule d'email

- Maman, Bélisaire ne se sent pas bien, il peut rester ici pendant l'église ?

Euphrosine me détaille d'un air préoccupé, affalé que je suis sur le banc de la grande salle. Sa main rafraîchit un instant mon front.

- Tu es brûlant. C'est ce bain dans le Bosphore qui t'as donné la fièvre, à toi aussi. Tu claques des dents.

C'est la peur. Je souhaite ne plus jamais croiser le regard du général Bélisaire. Et pourtant il faudra bien en passer par là si je veux revoir mon père.

- Nicéphore, chuchoté-je à l'oreille de mon ami, et si on enlevait le général Bélisaire ?

- Qu'est-ce qu'il dit ? s'étonne la mère.

- Rien, il délire. Je crois qu'il serait mieux au lit.

Malgré mes protestations, on m'entraîne jusqu'à ma couche pour m'y ensevelir sous un monceau de fourrures. Je m'accroche au bras de Nicéphore :

- Il faut surveiller la maison du général, le monastère. Ils vont se venger sur lui, c'est certain. Le découper en morceaux parce qu'on les a empêché d'enlever Copronios.

- Mais oui, on y pensera ! dit Nicéphore en me tapotant la main pour se dégager de mon étreinte.

- Et Copronios, il a réussi à filer ?

- Ne t'en fais pas pour lui, je l'ai aspergé d'eau tant que j'ai pu à la fontaine. Il m'a traité de misérable mais a tout de même fini par prêter une oreille attentive lorsque je lui ai dit qu'on s'apprêtait à l'enlever. Il n'a pas pris la peine de m'écouter jusqu'au bout, l'imbécile, et a pris ses jambes à son cou en criant que l'empereur en voulait à ses jours, sa suite badigeonnée de mortier sur les talons. Nous avons réussi, Bélisaire ! Grâce à nous cette grosse barrique de Copronios va pouvoir enrayer l'insurrection. Et il nous reste un indice pour retrouver ton père : la maison près de l'église de la Trinité.

- Nicéphore, tu viens ? Nous allons être en retard !

- J'arrive, maman !

Nicéphore me fait une mimique assurée pour montrer qu'il a la situation en main.

Une fois la porte refermée, je tente de rassembler mes pensées mais une torpeur irrésistible m'envahit et j'ai beau me dire qu'il en va de la vie de mon père et de la stabilité de l'empire, le sommeil conquérant finit par faire le vide dans mon esprit.

A mon réveil, j'ai perdu toute notion du temps. A travers l'ouverture, un crépuscule étrange rougit le ciel d'un bout à l'autre. Aurais-je dormi jusqu'au soir ?

Une idée terrible a germé dans mon esprit durant le sommeil. Ma nuque est douloureuse, comme si cette nouvelle résolution pesait lourd dans ma tête.

Je me lève avec détermination, bien décidé à aller jusqu'au bout. Mes jambes s'emmêlent comme si j'étais pris de boisson.

Dans sa chambre, Eudoxie dort, pelotonnée contre le mur. J'hésite un moment à la réveiller pour lui expliquer ma décision soudaine et lui dire adieu. Mais cette lueur rougeâtre de l'horizon qui s'encadre dans l'ouverture m'intrigue et je vais jusqu'à la porte pour contempler le coucher de soleil qui doit être gigantesque.

Je fais quelques pas chancelants au dehors et m'avance en direction de la Mésé d'où provient une grande clameur. La stupeur m'arrête devant ce que je croyais être l'horizon embrasé par le crépuscule.

Les toits de la Ville sont en feu. Des gens courent en tous sens, certain tiennent des enfants, d'autres de grands baquets d'eau qui se renversent dans leur précipitation, d'autres encore leur vaisselle d'argent serrée contre eux comme s'il s'agissait de leur dernier né.

L'incendie semble provenir du Palais Sacré.

Malgré ma tête bourdonnante, je m'élanche sur la Mésé et finis par me frayer un passage jusqu'au forum de Constantin. Les habitants paniqués se pressent, se cognent les uns aux autres, laissent choir leurs quelques biens sauvés des maisons en feu. Du forum, on distingue l'origine cette fumée lourde : l'église Sainte Sophie.

Les flammes lèchent amoureuxment les vitraux qui fondent sous l'étreinte. Je songe au Christ Pantocrator, impassible dans sa coupole ; le feu ne va pas tarder à l'atteindre et le dévorer, lui aussi. Et les mosaïques pour lesquelles Nicéphore avait patiemment réduit en miette tant de verre. Et les icônes dont les prunelles compatissantes doivent briller une dernière fois dans l'éclat de l'incendie...

Je m'éloigne de ce brouillard âcre qui étrangle la gorge et commence à longer la Corne d'Or en direction de l'église de la Trinité.

Là bas, près de l'église - la cinquième maison après le chevet, m'a dit Nicéphore - se trouve l'ancre secrète du général Bélisaire. J'affronterai ses yeux de cobalt et le prierai de me dire où se trouve mon père. Qu'il m'arrête et me jette en prison, tant pis ! Au moins j'y serai aux côtés de Jean. C'en est trop de cette angoisse qui me tenaille le cœur. Un vertige me brouille la vue et je m'arrête un instant, une main contre mon front brûlant où bat la fièvre.

Le quartier est désert. Les verts doivent tous être sur la Mésé en train de propager l'incendie; les autres habitants restent claquemurés chez eux, en attendant que le feu gagnant leur toit les en déloge. Les abords de l'église ne semblent pas avoir souffert de l'incendie. Pourtant, un mince panache de fumée s'élève derrière le clocher de la Trinité.

Je compte. Une, deux, trois, quatre maisons. Et puis rien : la cinquième n'est plus qu'une carcasse calcinée et rougeoyante. Parmi les décombres où je m'avance traînent des fragments d'amphores éclatées sous l'effet de la chaleur, de la vaisselle d'étain, des livres dans lesquels les flammes ont mordu à pleines dents.

En remuant les débris et les cendres qui recouvrent le dallage de faïence, j'ai mis la main sur un petit objet rond. Une fibule en émaux cloisonnés. Sans même avoir à passer un revers de manche sur la surface noircie, je reconnais l'objet : c'est la fibule qu'Eutyme a donné à mon

père, l'an passé, en échange de l'un de ses innombrables jambons.

- Cette fois, c'est bien l'émeute, commente Nicéphore penché au dessus de l'âtre où les bûches de châtaigniers produisent de brèves explosions. On a bien cru ne pas revenir vivant de l'église, figure-toi ! Partout des bandes de verts hurlant, brandissant des piques et des brandons enflammés, frappant, criant, brûlant, pillant... Je ne comprends toujours pas comment tu as fait pour aller te promener dans la rue au milieu de l'incendie, avec ta fièvre. Tu es fou, ma parole !

On entend distinctement la rumeur qui gronde sur les forums, à quelques rues d'ici :

- Nika ! Nika !

Nicéphore, Euthyme et tous les hommes valides ont barricadé les portes avec des meubles et obstrué toutes les ouvertures par des planches.

Dans ma main serrée, la fibule d'émail a laissé des marques profondes. Je l'ai tendue à Nicéphore qui l'a fait maintenant rebondir au creux de sa paume.

- Qui pouvait bien savoir que cette maison appartenait au général Bélisaire ? s'interroge mon ami en baissant la voix tant qu'il peut car la cuisine n'est pas loin. Peut-être Copronios a-t-il découvert ceux qui ont tenté de l'enlever et ordonner à ses hommes de mettre le feu à la mesure du général ? Ce qui est certain, en tous cas, c'est que ton père y a séjourné. On l'aura sans doute changé de geôle au moment de l'émeute, ce qui veut dire que sa vie compte aux yeux de ses ravisseurs.

Je soupire et reprend l'objet précieux des mains de mon ami.

- Tout cela ne nous dit pas le lien qu'il existe entre mon père et ce complot contre l'empereur. Pourquoi les conjurés l'ont-ils enlevé ? Quel rapport avec Justinien ? Et pourquoi Copronios n'a-t-il rien fait pour empêcher la foule d'aller incendier Sainte Sophie ?

Des coups sourds portés sur l'un des volets interrompent ma réflexion.

- Ouvrez, c'est Arcadie !

Le grand gaillard compresse sa puissante silhouette pour passer à travers l'ouverture puis déboule dans la pièce comme un lutteur sur le sable.

- Ah, mes amis ! C'est l'émeute, la sédition ! s'écrie-t-il et ses yeux fous dansent d'une lueur d'allégresse.

- Comment ? Tu étais dehors tout ce temps ? s'effraie Euphrosine accourue au bruit des coups.

- J'ai combattu tel un tigre les soldats de l'empereur qui voulaient m'arrêter. Nous avons roulé à terre, tout près d'une maison en flamme, et je n'ai dû mon salut qu'à la force de mes poings et à ma rapidité. A peine avais-je cloué le garde au sol qu'un grand pan de mur embrasé s'est écroulé. Le feu en a même léché le bord de ma tunique, dit-il en exhibant le tissu roussi avec une expression triomphante.

- Hum ! Dis plutôt que tu t'es pris les pieds dans un tas de cendre encore rougeoyantes...

- Le tissu est mouillé. Tu as plongé dans la fontaine de Constantin pour te rafraîchir ?

- Il fallait bien que j'étouffe le feu accroché à mes basques ! s'offusque Arcadie. Je m'en vais trouver des oreilles moins réfractaires à mes exploits épiques, conclut-il en se drapant dans son restant de cape pour se diriger vers la chambre où dort Eudoxie.

Nicéphore et moi restons un moment silencieux devant le feu qui crépite. De longs tremblements me parcourent, malgré la couverture dont Euphrosine vient de m'envelopper les épaules avant d'aller préparer un vin chaud.

- Je me demande bien ce que nous allons pouvoir faire, maintenant. Toi avec ta fièvre. Moi

avec ma mère qui m'interdit de mettre un pied dehors. Et puis avec cette émeute qui gronde et déchire la rue, surtout... Moi qui croyait que Copronios allait tout arranger, soupire mon ami en fixant la cheminée.

- Il a certainement été dépassé par l'ampleur des événements. Puisque la maison du général a brûlé, il ne reste plus qu'une piste...

- ... le Stoudion, termine Nicéphore. Au diable fièvre, mère et émeute ! s'enflamme-t-il à nouveau en faisant un grand geste de la main. Nous irons demain. Ce serait bien de la malchance si nous ne parvenons pas à y glaner quelques renseignements.

Et il me lance un regard de défi qui pétille à la lueur des flammes.

## 9. Le monastère du Stoudion

Le marché aux épices semble avoir été dévasté par une bourrasque d'orage. Les étales renversées au sol jonchent toute la place et rendent le passage malaisé. Des silhouettes hirsutes errent entre les planches, refermant une main avide sur les restes d'épice répandues au sol pour les glisser dans un recoin de tunique.

- Des mendiants qui vont tenter d'obtenir quelques nomismas pour de la poussière de curry et de cardamome. Faisons comme eux.

Nous nous penchons tous les trois et ramassons de pleines poignées de terre mêlée d'épice. Je dis bien tous les trois car Eudoxie a eu le malheur de nous accompagner.

Ce matin, en effet, Nicéphore a eu une de ses idées lumineuses qui lui sont coutumières.

- Comment avoir l'air naturel au milieu d'une ville en pleine insurrection ? Quoi de plus commun qu'un mendiant à Constantinople ?

Nous avons donc enfilé de vieilles tuniques de travail, rapiécées et sales, pour nous donner une allure de mendiants respectables.

- La meilleure manière de surveiller une porte, c'est de s'asseoir devant et de tendre la main. J'ai fini par me ranger à l'idée de Nicéphore, d'autant que la cendre sur nos visages nous rend méconnaissables.

Tandis que nous enfilions ainsi nos frusques, cachés dans le cellier, à nous interroger sur la manière dont nous pourrions nous glisser dehors le plus discrètement, Eudoxie a fait irruption dans la pièce.

- Ah je comprend ! Vous comptez sortir sans l'autorisation de maman. Mais vous êtes fous ! Vous allez vous faire égorger au premier coin de rue par les séditeux !

Et elle a acheté son silence contre la permission de nous accompagner. Sous les yeux furieux de Nicéphore, je me suis alors senti contraint de tout dévoiler à Eudoxie : le complot, l'enlèvement raté, la sédition...

Ce sont donc trois mendiants qui s'installent devant la muraille du Stoudion, au milieu d'une horde peu avenante de crèves-la-faim qui nous jettent des regards soupçonneux.

Les pèlerins sont peu nombreux à oser s'aventurer aux abords du monastère. Quelques uns viennent cependant agiter la cloche de la poterne et on leur ouvre avec précipitation. Un patricien s'avance avec une solide escorte, il reçoit une bordée d'injures de la part des mendiants et s'empresse de disparaître derrière les remparts ventrus.

- Le général ne se risquera jamais à sortir ou entrer, soupire-je. A moins qu'il ne soit entouré d'une troupe nombreuse, ce qui rendra vains nos efforts pour l'approcher.

Nicéphore tente de me rassurer.

- Même si nous ne voyons pas le général, qui sait, peut-être aurons nous un autre indice. J'ai une théorie, commence-t-il et je lève les yeux au ciel, m'attendant au plus extravagant. Tous ces gens qui entrent et sortent du Stoudion, malgré leur apparence de pèlerin, moine ou dignitaires, sont des agitateurs chargés de pousser le peuple à la sédition. Jusqu'à ces mendiants qui nous entourent, sans doute ne le sont pas plus que nous.

- Tiens, regarde ce bourgeois ! s'écrie Eudoxie en désignant un petit homme replet qui émerge du monastère. N'a-t-il pas un air de serpent félon ? Je suis sûre que, sous couvert d'aller mettre un cierge devant l'icône de saint Constantin, il fait partie de la conspiration et vient de recevoir des ordres du général.

- Et maintenant, continue Nicéphore, il va se rendre sur les forum, attiser la haine des factions vertes contre l'empereur, transmettre un mot d'ordre à quelques bandes armées chargées d'incendier les édifices publiques...

Je soupire.

- Et mon père, dans ta théorie, quelle place y tient-il ?

- C'est un mystère qu'il me faut laisser le temps d'élucider. Tiens, regarde un peu comme il n'a pas l'air à son aise, le gros bourgeois, il jette des coups d'œil furtifs et suspicieux autour de lui.

- Ben dame ! Avec tous ces mendiants qui s'accrochent à sa tunique, pas de quoi être rassuré !

- Et puis cette tête de fouine, c'est sûrement celle d'un conspirateur. Suivons le, je sens que nous sommes sur une piste !

Nicéphore a bondi sur ses jambes.

- Dépêche-toi, Bélisaire, autrement on va le perdre de vue, me presse Eudoxie.

- Allez y si vous voulez, moi je continue de surveiller le monastère.

Les deux comparses s'élancent à la suite du bourgeois tandis que je continue de garder un oeil sur la poterne. Je m'accroche aux capes de patriciens qui passent, montrant les dents comme le font les autres mendiants et cela me vaut quelques volées de bois sur l'échine.

Partout je vois des alliés du général. Voilà un individu à la mine sombre qui se présente à la poterne et a l'air bien plus inquiétant que le bourgeois. Et ce groupe de moines compact qui distribue des bénédictions, n'est-ce pas là un déguisement rêvé... Rien de plus facile que de masquer des desseins peu avouables sous la respectabilité d'un habit noir.

Une longue partie de la matinée s'écoule avant qu'Eudoxie et Nicéphore ne reviennent en se chamaillant.

- C'est toi qui as dit la première que cet imbécile de bourgeois avait une tête de conspirateur !

- Pas du tout ! Qui a exposé une théorie fumeuse, à faire rougir un buste en marbre de Constance Clore, hein ?

- N'empêche, personne ne t'obligeait à regarder ainsi le bourgeois dans l'auberge, alors qu'il engloutissait ses miches de pain à l'huile d'olive...

- C'était pour découvrir un indice qui le trahirait. D'ailleurs, il n'aurait pas commencé à s'énerver si tu avais évité de me pousser dans le dos et de lui faire déglutir son pain de travers.

- C'était pour te prévenir qu'une bande d'insurgés venaient d'entrer dans l'auberge avec leurs torches. Et grâce aux cris du gros homme, ils ont bien failli nous égorger sur le vif !

- Tu exagères toujours ! Ils ont simplement mis le feu à l'auberge.

- Alors Bélisaire, rien vu ? interroge Nicéphore, ignorant sa sœur.

- Rien, réponds-je en écho.

L'attente reprend, morne et longue, rythmée par les cris des mendiants.

Un marchand de panier ambulancier passe, pressé de faire avancer sa mule récalcitrante qui braie d'un air fort mécontent en réponse aux coups de bâtons de son maître.

Après le passage de la mule, Eudoxie étouffe un bâillement sonore.

- Je ne sais plus trop quel général on attend, au juste, mais il n'a pas l'air très pressé de se montrer.

- Tu n'avais qu'à rester à la maison, lui crache Nicéphore d'un ton fielleux.

Le désarroi me gagne peu à peu. Le Stoudion était notre dernier espoir, me dis-je avec amertume en regardant la fibule noircie.

- Et si on entrait ? propose Eudoxie. On fouille le monastère des oubliettes au galetas comme ça on sera fixés. Je commence à avoir plutôt faim, moi !

-- Tu as d'autres idées lumineuses ? raille son frère. Tu comptes escalader le mur des remparts sous les yeux des mendiants, des moines et de la garde qui passe ?

- Pas du tout ! Je rentrerai aussi simplement que tu es sorti de l'hippodrome, l'autre jour.

Et Eudoxie se lève pour aller agiter la cloche de la poterne. En un bond, je suis près d'elle.

- Tu es folle, malheureuse, ça n'est pas le moment de nous faire remarquer !

Mais le moine portier passe déjà sa tête déplumée à travers l'entrebâillement.

- C'est à quel sujet ?

- Nous sommes de pauvres enfants abandonnés, mon père, sans gîte et nourriture. Sois charitable, je t'en prie !

- Entrez, enfants de Dieu, répond le moine à ma grande stupéfaction. Allez donc vous restaurer au réfectoire des pèlerins, derrière l'église.

Eudoxie ne se le fait pas dire deux fois. Elle traverse la cour en deux enjambées et s'attable avec précipitation au milieu des autres mendiants. Mais le brouet qu'on lui sert semble bien vite la faire déchanter.

- Avale ta pitance, gourmande, lui glisse Nicéphore, nous on va faire un tour de reconnaissance.

Nous la laissons sous la bonne garde du frère hospitalier et tentons de nous faufiler dans l'un des bâtiments. Mais pas une seule porte ne s'ouvre. Le portier nous interpelle :

- Holà, les enfants abandonnés, où croyez vous donc aller comme ça ?

- A la chapelle, mon saint père, prier pour nos parents, répond Nicéphore d'un air contrit.

- Elle est en face de vous la chapelle, sa coupole dorée n'est peut être pas assez visible ?

Il faudrait être aveugle en effet pour n'avoir pas vu l'imposante église qui se dresse au milieu de la cour.

- C'est la poussière des grands chemins, mon père, ça vous brouille la vue.

Je donne un coup de coude à Nicéphore pour qu'il s'en tienne là et nous pénétrons dans l'église sous l'œil inquisiteur du moine portier.

Ici, des pèlerins plantent des brassées de cierge devant les icônes, des matrones tentent de nettoyer la cire répandue au sol. Nous nous arrêtons dans la nef, indécis.

Je montre à Nicéphore les icônes qui surplombent les portes saintes.

- Tu vois pour notre aigle, il faudrait un ton de marbre brillant comme cette feuille d'or.

- Impossible, il n'y a que le verre qui puisse avoir un tel éclat.

Soudain, une voix insolente murmure à nos oreilles :

- N'y pensez même pas, j'ai essayé avant vous ! J'ai même voulu gratter la feuille d'or avec

les dents en faisant mine d'embrasser les icônes.

Un gamin en haillons, au visage tuméfié, se tient derrière nous. Ses yeux gris-bleus sont visés de travers au milieu des plaies et des égratignures.

- Par contre, j'ai quelque chose de plus intéressant, mais il faut être plusieurs, venez.

D'un mouvement bref de sa main incrustée de crasse, il nous fait signe de le suivre à l'extérieur.

On se faufile contre le flanc de l'église qui échappe au regard du moine portier.

- Vous voyez cette galerie là-bas. C'est par là que les patriciens passent pour aller se confesser. Leur garde les abandonne en général dans la cour pour aller les attendre au réfectoire des pèlerins. Vous me suivez...

Son regard asymétrique pétille d'un éclat canaille.

- Heu... Ca dépend de la taille du patricien, bredouillé-je.

- T'en fais pas, rétorque le garçon en me donnant une pichenette dans le ventre qui manque me couper la respiration. J'ai les poings costauds. Et puis, ils ne sont pas tous bâtis comme le général Bélisaire.

Je tressaille.

- Il vient souvent ici ?

- Mmm... Presque tous les jours... Il doit avoir des péchés sur la conscience, celui-là. Mais je ne l'ai pas vu, aujourd'hui. Avec le peuple qui gronde et l'empereur qui menace de plier bagage, il ne doit pas trop être à son aise dans les rues de la ville. Bon, assez causé. Toi, le grand, tu vas te poster dans le renforcement de la galerie, c'est toi qui frappera le premier.

- Le grand te dis bien des choses. Il n'aime pas qu'on donne des ordres à ses poings qui valent bien deux fois les tiens, rétorque Nicéphore d'un ton coupant comme un fil de marteline.

- Doucement, l'ami ! rétorque le gamin en jugeant la haute stature de son interlocuteur. Je ne voulais pas te froisser. Bon, alors, vous en êtes, oui ?

- D'accord, mais traversons sans tarder, dis-je en voyant le moine portier assailli par une nuée de mendiants.

J'entraîne mes compagnons et nous tournons rapidement le coin du bâtiment. La galerie est sombre et déserte.

- Un endroit idéal pour les mauvaises rencontres, commente le gamin d'un ton sinistre.

- Comment t'appelles-tu ?

- Théodore, mais tout le monde m'appelle Face-de-Misère, rapport à ma figure couverte de coups. Remarquez que je n'ai jamais encaissé un bleu sans faire couler le sang en retour.

- Charmant usage, commente Nicéphore à mi-voix. Tu connais l'intérieur des bâtiments ?

Face-de-Misère secoue sa tête écorchée.

- Inutile d'essayer, mes beaux amis, vous n'y trouverez pas un quignon de pain rassi. Je me suis déjà faufile partout où c'était possible. Silence ! tranche-t-il tout-à-coup. On vient !

Des pas résonnent sous la voûte obscure. Un homme s'avance, son ombre immense vient couvrir jusqu'à nos pieds. Mon cœur fait un bond. Si c'était lui ? La silhouette dépasse le renforcement où nous sommes tapis.

- Allons y, siffle Face-de-Misère qui nous pousse tant et bien que je trébuche et m'écroule au milieu de la galerie.

Le patricien se retourne et jette un cri de stupeur.

- Des séditieux ! Mais c'est qu'on veut m'assassiner. A la garde ! A moi !

L'homme hurle à en souffler la coupole de l'église. Nous détalons dans la cour sans deman-

der notre reste.

- Pour une fois, cette idée stupide d'attaquer un patricien n'était pas de moi, lance Nicéphore d'un ton triomphant.
- C'est votre faute, il fallait profiter de l'effet de surprise pour lui sauter à la gorge au lieu de rester planter là bêtement. Bon, ça n'est pas tout ça mais j'ai faim, moi, remarque Face-de-Misère pour faire diversion. Tenez, si vous voulez manger autre chose que cet affreux brouet monastique et entendre un peu de mal de Justinien, suivez-moi ! Je connais un endroit où on se remplit la panse à sa mesure et où on dit ce qu'on pense.

Nous lui emboîtons le pas sans hésiter, mis en alerte par le nom de l'empereur. Près de la poterne, Eudoxie erre, ses yeux d'ambre patinés par l'inquiétude. A notre vue, elle pousse un cri de joie et s'élance au cou de son frère.

- Je croyais que vous vous étiez fait enlever par quelque faux moine. Qui c'est ce gamin à figure de chat écorché ?
  - Une fille, grimace Face-de-Misère. Je n'aime pas beaucoup ça. C'est casse-pieds et ça crée des ennuis, surtout là où on va. Enfin, c'est bien parce qu'elle a autant de crasse sur le visage que moi de lunes sous mes ongles.
- Eudoxie tire la langue en réponse au compliment et prend le parti d'ignorer résolument notre nouveau compagnon.
- Où allons-nous ? interroge-t-elle
  - Manger.
  - Merci, mais moi la soupe du pèlerin m'a coupé l'appétit.
  - Attend de voir ce qu'on te réserve, lance Face-de-Misère.

*A SUIVRE. . .*

Olga Lossky

---

e-courrier des lecteurs: [secretariat@acer-mjo.org](mailto:secretariat@acer-mjo.org)

---

Chers amis,

Le Christ est ressuscité !

Je profite de votre courrier des lecteurs pour vous envoyer une petite missive.

En premier lieu permettez-moi de vous remercier pour le travail que vous faites, vous jeunes de cette association l'ACER-MJO, travail au service de l'Église. Je trouve particulièrement sympathique votre idée d'éditer ce journal Le chameau et le chas. En ce faisant vous reprenez une longue tradition du Mouvement, mais vous avez su l'adapter à notre époque et rendre ce journal viable financièrement, de surcroît, vous montrez sur le Net l'image d'une orthodoxie ouverte.

En ce temps pascal, nous écoutons à nos offices la lecture des Actes des apôtres et nous voyons vivre les premiers chrétiens, nous voyons la foi en Jésus-Christ progresser très vite, nous voyons également comment les apôtres résolvaient les problèmes qui se posaient devant eux.

Ils n'avaient pas peur d'affronter la nouveauté, ils étaient à l'écoute de l'Esprit Saint qui les faisait dépasser les habitudes et les tabous de la société et de la religion d'alors. Pendant les premiers siècles du christianisme l'Église, c'est-à-dire la communauté des croyants, a été très créatrice. Elle a su adapter la tradition et la spiritualité juives ainsi que l'enseignement du Christ à la mentalité grecque

pour que ce message devienne vivant pour le monde greco-romain de leur époque.

Je sais que la situation n'est pas tout à fait la même, les premiers apôtres vivaient dans un monde où le transcendant était accepté et nous, nous vivons dans un monde où l'homme n'accepte plus d'avoir quelqu'un au-dessus de lui, nous devons donc prendre d'autres armes pour témoigner de notre foi, c'est notre devoir le plus sacré, le monde a toujours et encore besoin d'être transfiguré et sauvé. Mais quelle image l'Église (c'est-à-dire nous, le peuple chrétien) donne d'elle-même ? Est-elle un espace où l'homme qui vit dans notre société peut trouver ce dont il a tant besoin, un espace où il est considéré comme une personne, un espace où il peut créer, où il peut retrouver sa dignité d'homme, sa dignité d'homme libre et créateur alors que la société le considère de plus en plus comme un moyen de production ? L'Église n'est-elle pas vécue comme une institution (pour la plupart des personnes l'Église se sont les évêques, les prêtres auxquels on ajoute des laïcs mais seulement des moines) qui a pour but de dicter une morale, de dire ce qui est bien ou mal, alors qu'elle devrait apporter cette " Bonne Nouvelle " absolument prodigieuse de la résurrection du Christ qui nous libère de toutes les entraves qui nous enchaînent qui nous permet enfin d'être nous-mêmes ? L'Église est-elle l'endroit où chacun est accueilli avec amour, où il peut apprendre non pas des valeurs morales mais le sens de sa vie, les enjeux de ses actes ; non pas des recettes de cuisine et quand il faut jeûner, mais qu'est-ce que le véritable amour ?

Je crois qu'il faut que l'on étudie point par point tout le fonctionnement de l'Église et j'aimerais en soulever quelques-uns avec vous.

Ne faudrait-il pas que le laïc reprenne sa place pleine et entière pour redevenir cet homme créateur ? Le peuple des chrétiens est un peuple de rois et de prêtres, il est le Corps du Christ et le prêtre ordonné reçoit la grâce pour être l'icône du Christ parmi ce peuple, mais il fait partie de ce peuple. Il me semble que le prêtre devrait s'engager dans la société, travailler pour ne pas devenir un " fonctionnaire de l'Église ", un administrateur des sacrements. Cela entraîne beaucoup de changement dans notre façon de voir la fonction de prêtre, et les laïcs devront s'investir plus.

Une autre piste est la célébration de nos offices, il faudrait en tout premier lieu (cela rejoint la première question) qu'il n'y ait pas deux rôles dans notre célébration celui du prêtre et celui des fidèles. La prière est commune, même si elle est à deux voix, et il ne faudrait pas que parce qu'il a des gestes précis à faire le prêtre ne prie pas avec le reste du peuple au moment des antiennes, du Chérubicon, du symbole de la foi ou du Notre Père.

Enfin le troisième point que je voudrais aborder ce sont les offices. Il faudrait que nous nous posions certaines questions, pourquoi ces offices ? Sont-ils là pour faire office de catéchèse et transmettre des notions théologiques sur notre foi en Dieu ? Sont-ils là pour que nous les célébrions et que par cette célébration nous soyons sauvés ? Sont-ils là pour que nous louions tous ensemble notre Seigneur ? Les textes sont-ils toujours compréhensibles et acceptables de nos jours (je pense entre autres à certains textes de la fête de la Croix où elle est présentée comme une arme pour écraser nos ennemis). Les offices ne sont-ils pas plutôt l'expression de notre foi et l'expression de notre amour les uns pour les autres (on saura que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres) ?

Il y aurait beaucoup d'autres sujets à aborder : le sens du sacré, le sens de la communauté, la façon de transmettre notre foi, tous des sujets essentiels pour que nous puissions vraiment témoigner de la résurrection du Christ et de l'amour de Dieu pour nous et pour tous les hommes.

Voilà chers amis ce que j'avais envie de vous dire en ce temps pascal. Nous attendons la venue du Saint-Esprit, la Pentecôte est proche, n'ayons pas peur, le Saint-Esprit est toujours prêt à faire lever la pâte, à nous dévoiler le Christ ressuscité, à nous aider à témoigner devant les nations de notre foi, à nous aider à ne pas nous fourvoyer, à la seule condition que nous soyons à son écoute et non enfermés dans nos habitudes. Dieu est vivant, présent parmi nous permettons-Lui de participer à notre vie actuelle.

Le Christ est ressuscité

Olga Victoroff

\*

\* \*

J'écris à la suite de l'article paru dans le Chameau et le Chas n°3 intitulé "Du passé faisons table rase...".

Je suis choqué. Vraiment choqué... Peut être était ce le but de cet article ? Je ne pense pas (ou alors c'est très maladroit), et pourtant je crois et je sais n'avoir pas été le seul.

Mais pourquoi ? Personnellement, il y a plusieurs choses qui m'ont révolté.

Tout d'abord on a cette phrase : "Certes la Russie actuelle et ses dignitaires (politiques comme religieux) font tout comme si le régime totalitaire n'avait jamais existé, comme si la société russe n'avait pas été modelée par un esprit de soumission servile à une idéologie aveugle et mensongère". Puis : "Ce silence est probablement dû à l'espoir que si les plaies sont ignorées, elles seront plus vite cicatrisées".

Où a-t-on vu que la Russie cherche à oublier son passé ? J'ai l'impression qu'il y a un amalgame (difficile à faire mais il y en a qui y arrivent...) entre "oublier son passé" et "pansement ses plaies", et même entre "oublier son passé" et "essayer de se construire un nouvel avenir". Le problème c'est que je ne comprend même pas sur quoi est basée cette affirmation. Il n'y a rien pour expliquer ce point de vue. Je comprend pas comment peut-on écrire une telle chose sans s'appuyer sur un exemple concret (dans la mesure du possible).

"(...) nous avons le recul nécessaire pour nous rendre compte qu'une plaie non soignée a de fortes chances de s'infecter". L'auteur croit donc que la Russie ne cherche pas à soigner ses plaies. Mais pourquoi croit-il cela ?

Ce qui m'a le plus gêné dans cet article a été cette manie d'affirmer sans exemple, cette liberté d'affirmer sans expliquer les raisons qui poussent l'auteur à la dite affirmation.

La dernière fois que je suis allé en Russie, j'y suis resté un mois et j'ai fait connaissance avec pas mal de gens. Et je pense pouvoir dire sans erreurs que les Russes n'oublient pas et ne veulent pas oublier. A la télévision, j'ai vu une publicité qui avait pour but de pousser les personnes les plus âgées à écrire leurs mémoires. Voit-on cela dans beaucoup de pays ? Et cela ne reflète-t-il pas une volonté de mémoire (justement) ?

Il y a quelques temps Nicolas II a été canonisé ainsi qu'un grand nombre de gens morts sous le joug communiste (loin de moi l'idée de lancer une polémique là-dessus). N'entendons-nous pas un "on se souvient" dans ce fait ?

A l'âge de 15 ans ma grand-mère devait gérer les tickets de rationnement de toute la famille. C'était une responsabilité qui l'engageait sur la vie et la mort de ses proches ; si elle les perdait... Alors comment peut-on dire qu'elle, ou d'autres ayant vécu des choses similaires ou pires encore, cherchent à oublier ? Combien même ils le voudraient le pourraient-ils ? Croyez-vous qu'ils aimeraient que leurs enfants ne sachent pas ce qui s'est passé, pour leur mémoire et pour apprendre des erreurs du passé ?

Lorsque je vais à Moscou et que je discute avec des jeunes de mon âge (j'ai 21 ans) ils ne me donnent pas du tout l'impression de ne pas savoir. Ils ne me donnent pas non plus l'impression d'être des gens à qui l'on cherche à faire oublier.

Certains peuvent-ils regretter ce temps où la Russie était l'une des deux grandes puissances politiques, économiques et militaires. Mais ils sont bel et bien en large minorité.

Je sais parfaitement qu'il y en a quelques uns qui ne se rendent pas compte de tout ce qu'à subi la Russie. Qu'il y en a qui ne se rendent pas compte à quel point le système soviétique a été une erreur. Il y en a qui croient que le communisme reste la meilleure idéologie. Mais la France n'est-elle pas un des rares pays démocratiques au monde où les partis communistes aient encore autant d'électeurs ? Même en Russie les conservateurs n'ont pas une telle "influence". Là-bas au moins les gens savent qui sont ces gens et qu'elle est vraiment leur idéologie. Il m'est souvent arrivé de parler, en France, avec des gens m'ayant avoué qu'ils étaient plutôt du bord communiste. Savez-vous ce qu'ils me répondent lorsque j'essaie de leur expliquer leur erreur ? En résumé : "le communisme français n'a rien à voir avec celui de l'URSS". Mais pourquoi s'appellent-ils communistes alors ? Toujours est-il que c'est là qu'on se rend compte que c'est en France que les gens ont le plus oublié ce qu'a été le communisme. C'est en France que ça apparaît comme le plus évident.

Toujours est-il qu'au final l'auteur de notre cher article se permet de dire que la Russie ne fait pas devoir de mémoire, et que c'est nous en France, qui en avons la capacité. Pas là bas.

Peut être que la raison qui pousse l'auteur à affirmer cela se résume t-il dans l'une de ses dernières phrases : "Or une de nos possibilités est notre capacité à réfléchir et discuter, notre habitude, acquise dans une société démocratique à débattre et à nous remettre en cause". Rappelons que l'un des pays au monde à s'être remis le plus fortement en cause a probablement été la Russie il y a un peu plus de dix ans de cela.

Mais ce qui est à noter le plus nettement dans cette phrase est je crois cette affirmation qui dit que nous avons les capacités à réfléchir. Pas eux ? Pas eux.

PS : Étant donné que je connais personnellement l'auteur de cet article, je tiens à lui préciser que je me rend bien compte que l'idée de base de cet article est plutôt louable. La mémoire reste bien entendu l'une des choses les plus importantes que l'on doit transmettre à nos enfants. Mais se permettre de lancer des affirmations ainsi sans réels fondements risque de déformer cette mémoire. Et lancer de telles affirmations gratuites est dégradant et irrespectueux envers la majorité des gens qui vivent aujourd'hui en Russie.

Et je tiens à préciser une dernière chose, c'est que l'auteur de l'article, lui au moins, n'oublie pas ses racines (même si j'estime qu'il est dans l'erreur sur le sujet dit) et que cela force d'avantage mon respect pour cette personne.

Mes (très) sincères amitiés.

Ivan Toutounov.

\*

*Je m'empresse de répondre dans l'espoir de dissiper un malentendu. Il semble que mon propos n'a pas été clair. Ivan Toutounov s'indigne de ce que j'accuse les habitants de l'ex-Union soviétique d'avoir oublié leur passé. Je voudrais dire que lorsque je regrettais l'oubli dans lequel on enveloppe le XX siècle soviétique, je ne parlais pas des personnes individuelles. Il va de soi que les personnes ont souffert, et il va de soi que les personnes (en Russie, en ex-URSS, ou ailleurs) qui sont en âge de se souvenir de leurs souffrances ne sont pas près de les oublier. Je n'ai pas voulu manquer de respect aux personnes qui ont souffert.*

*Ce que je regrette néanmoins, c'est le fait qu'il n'y ai pas eu en ex-URSS de reconnaissance publique des graves fautes du passé de la part des institutions (l'Eglise et l'Etat, pour ne citer que ces deux là). Ces institutions fonctionnent bien souvent avec les mêmes structures, les mêmes méthodes et les mêmes personnes qui les faisaient déjà fonctionner à l'époque soviétique. Dans bien des cas, cela rend difficile l'évolution de ces institutions et le renouvellement des personnes en leur sein. C'est cela que je déplore, et je le déplore d'autant plus que nous avons trop souvent (dans notre vie ecclésiale en Europe occidentale par exemple) à subir les conséquences de ce passé soviétique non assumé.*

Lydia Obolensky-D'Aloisio

Si vous avez raté les numéros précédents, vous pouvez les télécharger sur notre site internet:  
[www.acer-mjo.org](http://www.acer-mjo.org), rubrique "biblio et liens"

Remarque importante: Ce journal est diffusé par l'ACER-MJO mais est destiné aux jeunes orthodoxes dans leur ensemble, qu'ils connaissent ou non notre mouvement. Merci de nous envoyer les coordonnées électroniques de toute personne potentiellement intéressée qui ne serait pas dans notre fichier. Si vous souhaitez rejoindre notre équipe de rédaction, écrivez-nous.

Participation à ce numéro: Clémentine Lacaille, Marie Victoroff, Olga Lossky, Daniel Lossky, Raphaël Rehbindler, Cyrille Sollogoub, Lydia Obolensky-D'Aloisio, Lucile Chveder, Basile Arkhipoff.